THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT 1389



LIBERTÉ, ÉGALITÉ, FRATERNITÉ

OU



Le vrai Philosophe
sous un Gueux
par Crébillon
1767.

LE VRAI PHILOSOFE,

COMÉDIE

En cinq Actes & en Prose;

Par M. ARAIGNON, Avocat au Parlement.

Le prix est de 30 sols.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

Se vend à Paris

Chez PANKOUCKE, Libraire à côté de la Comédie Française.

M. DCC. LXVII.

A MESSIEURS

LES MAIRE, ECHEVINS ET ASSESSEURS DE L'HOTEL DE VILLE DE SAINT MALO.

MESSIEURS,

L'IMMORTELLE reconnaiſſance ; ſuite naturelle dûe aux bontés infinies dont il vous a plû de me prévenir & de me combler (*), auroit ſeule ſuffi indépendamment de mon zéle à ma juſte vénération envers vous, pour m'engager à vous offrir en ce jour le ſincere hommage de mes faibles talens. Vous y avez déjà daigné applaudir d'une ma-

(*) L'Auteur a été gratifié par Meſſieurs les Magiſtrats de la Ville, d'un brevet de Citoyen Malouin, ainſi que d'une médaille d'or, au ſujet de ſa Tragédie du *Siége de Beauvais*.

niere si noble & si éclatante, qu'en vous couvrant d'une vraie gloire, elle m'a fait encore plus sentir l'insuffisance de mon mérite, qui n'a d'existence que dans votre honorable prévention en ma faveur.

Dans mon Drame du *Vrai Philosofe*, Messieurs, vous verrez la plus pure vertu triompher après mille revers, de l'envie, la calomnie, & de l'aveugle obstination d'un pere entraîné par le torrent tumultueux des passions les plus odieuses à l'humanité. C'est par-là seul que j'ose me flatter d'obtenir votre précieux suffrage. La Justice que vous vous devez à vous-mêmes l'exige d'autant plus, que vous êtes sûrs de retrouver gravés avec force & énergie au fond de vos ames magnanimes, les plus grands sentimens qui transpirent dans la Piece que j'ai l'honneur de vous dédier ici.

Je n'en dois pas moins instamment, Messieurs, implorer tout le secours de votre indulgence en faveur des défauts innombrables de cet ouvrage, qui me sont échappés malgré toute ma bonne volonté, & le desir ardent que j'avais de le rendre moins indigne de votre approbation, qui est pour moi d'un prix inestimable.

J'ai tâché, Meſſieurs, dans le caractère du Vrai Philoſofe de ma Piece, de rendre ſuivant mes petites lumières, une légere partie des ſublimes vertus qui forment la baſe eſſentielle de vos nobles ſentimens, dont vous pouvez indépendamment des Dugué-Troin, Maupertuis, & Withe de Boiſglé *, fournir aiſément pluſieurs modéles éclatans, que l'exceſſive délicateſſe de vodeſtie, ne ſçaurait dérober long-tems aux yeux du public impartial & judicieux.

Quel que puiſſe être jamais le ſuccès de cet ouvrage, je le regarderai toujours comme infiniment glorieux pour moi, puiſque je lui dois l'honneur indicible de vous aſſurer ici publiquement dans toute la véracité de mon ame, du profond reſpect avec lequel je ſuis,

MESSIEURS,

Votre très humble ſoumis & très-obéiſſant Serviteur, ARAIGNON, Citoyen Maloüin.

* Monſieur Withe, Seigneur de Boiſglé, Maire actuel de la Ville de Saint-Malo. Tous ceux qui ont le bonheur de le connaître conviennent avec Juſtice que ſon nom ſeul dit tout au cœur, & forme un éloge complet.

NOMS DES PERSONNAGES.

LE COMTE d'ORSIMONT.
LE MARQUIS d'ORSIMONT, Fils du Comte.
LE CHEVALIER d'ORSIMONT, Frere du Marquis.
LE BARON d'ERMINIE, Frere du Comte.
ARAMINTE, Amante du Baron d'Erminie.
LA MARQUISE d'ORSIMONT.
SOPHIE, Pupille du Comte d'Orſimont.
DERVAL, Ami du Marquis d'Orſimont.
DORVILLE, Flatteur & complaiſant du Comte d'Orſimont.
D'ALESCRAK, ami de Dorville.
MARTON, Suivante de la Marquiſe d'Orſimont.
FRONTIN, Valet-de-Chambre du Baron d'Erminie.
MERLIN, Valet-de-Chambre du Marquis d'Orſimont.

La Scene eſt dans l'Hôtel du Comte d'Orſimont.



LE VRAI PHILOSOFE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES,

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MARTON, MERLIN.

MARTON.

Ah! mon pauvre Merlin, quelle ſcene va ſe paſſer ici.

MERLIN.

Je n'en prévois que trop le funeſte événement.

MARTON.

Crois-tu réellement que le Marquis d'Orſimont, ton Maître, aye la faibleſſe de conſentir à briſer les ſaints nœuds qui l'uniſſent à ſon adorable épouſe.

MERLIN.

Je te jure Marton, qu'il n'en fera rien.

MARTON.

Hélas ! il va donc être deshérité par le Comte d'Orſimont ſon pere. Tu le connais, il eſt impérieux, opiniâtre, & d'un caractere inflexible.

MERLIN.

Cela n'eſt que trop vrai.

MARTON.

Ah ! ſi Monſieur le Comte n'était pas auſſi immenſement riche, j'eſpérerais que ma Maîtreſſe ne ſerait pas abandonnée du Marquis d'Orſimont.

MERLIN.

Vas, rends juſtice à mon Maître, & ſois tranquille ſur le ſort de Madame.

MARTON.

Mon bon ami, l'on y penſe à deux fois, quand

il s'agit de ſe voir ainſi dépouillé de pluſieurs millions; ma foi, ce ſont des objets bien tentatifs.

MERLIN.

Oui, pour un homme ordinaire; mais mon Maître n'a que l'honneur pour guide, l'opulence ne peut le tenter, & l'adverſité ne ſçaurait ſeulement l'émouvoir.

MARTON.

S'il en eſt ainſi, le meilleur des Maîtres va donc être injuſtement deshérité, & verra paſſer aujourd'hui les plus beaux biens de ſa famille dans les indignes mains du Chevalier d'Orſimont ſon frere, le plus grand fat & le cœur le plus bas qui ſoit au monde.

MERLIN. (*d'un ton pathétique.*)

Quelle différence de lui à mon cher maître. Chacun l'aime, le reſpecte & le porte dans ſon cœur : il ne s'occupe qu'à faire des heureux; quoiqu'il ne jouiſſe que d'une fortune médiocre, vu ſon illuſtre naiſſance & ſon état de Colonel : l'induſtrie de ſon cœur généreux lui fait trouver des reſſources dans ſa noble économie, qui le mettent à même de répandre ſes bienfaits ſur les infortunés : oui, il fait plus de cas d'en pouvoir découvrir un, qu'un avare n'en ferait de la découverte d'un tréſor : tous ſes gens le regardent

comme un vrai pere, & nous oſons l'aimer auſſi cordialement que s'il était notre égal; il ne nous fait reſſouvenir qu'il eſt notre maître, que par des traits ſi admirables, qu'il n'y a qu'une auſſi grande ame que la ſienne, qui puiſſe ſeulement les imaginer.

MARTON. (*attendrie.*)

Tu m'as vaincue, mon cher Merlin; la juſtice que tu viens de rendre d'auſſi bon cœur à ton maître, m'a plus touchée que toutes les douceurs que tu m'as dites juſqu'à ce jour. Je vois que tu es un vrai honnête homme: oui, je n'aurai jamais d'autre mari que toi, du moment que nos maîtres jouiront d'un ſort auſſi heureux qu'ils le méritent, (*lui préſentant ſa main*) tu peux t'en fier à ma parole.

MERLIN.

Ne crois pas badiner.... ſache que Monſieur & Madame ſont prêts à jouir, malgré tout, d'une brillante fortune, du moins ſi la nouvelle qu'on m'a appriſe eſt auſſi vraie que je le penſe.

MARTON.

Qu'elle eſt-elle?

MERLIN.

Tu ſçais que le Baron d'Erminie, l'oncle de

Monsieur le Marquis, est parti depuis dix ans pour son Gouvernement dans les Isles, & qu'il était déjà immensément riche : sûrement sa fortune ne peut être encore qu'augmentée dans un poste aussi brillant.

MARTON.

Après.

MERLIN.

Eh bien, on l'a vu aujourd'hui ici, il est de retour, ce fait m'est assuré par des gens qui le connaissaient très-bien.

MARTON.

Ta nouvelle est charmante.

MERLIN.

Le Baron d'Erminie a toujours aimé tendrement mon maître ; ainsi quand il sçaura une fois ses malheurs, il fera tout au monde pour le reconcilier avec le Comte d'Orsimont, & partagera au moins une partie de sa brillante fortune avec son cher neveu & Madame la Marquise.

MARTON.

Je le souhaite de tout mon cœur pour tous deux ; car tu m'avoueras que ma maîtresse, par ses graces, sa douceur, son esprit, la noblesse de son excellent caractère, & toutes ses brillantes vertus, est bien digne de son époux.

MERLIN.

Oui, tu as très-raiſon.

MARTON.

Sans le lâche Dorville, [ce vil flatteur qui obſéde ſans ceſſe le Comte d'Orſimont] il n'aurait pu ſe refuſer à rendre enfin juſtice à tant de mérite, mais il n'écoute que ce malheureux-là.

MERLIN.

Il ferait bien mieux de ſuivre les avis de l'eſtimable Sophie ſa pupille.

MARTON.

Bon, il ſe plaît à la tourmenter, & prétend la forcer d'épouſer ſon fils l'indigne Chevalier d'Orſimont.

MERLIN.

Elle n'en fera rien, & penſe trop noblement pour cela..... Mais voici l'heure où le Comte d'Orſimont doit ſe rendre ici, rentrons pour avertir mon maître..... (*Merlin ſort.*)

MARTON.

Il avait raiſon, voilà le Comte Dorſimont.

(*Marton ſort.*)

SCENE II.

LE COMTE D'ORSIMONT, DORVILLE.

LE COMTE.

CHER Dorville, vous m'assurez donc que le Marquis d'Orsimont va se rendre ici .... je ne sçais, mais un doux pressentiment m'annonce que je ne le trouverai pas insensible aux instances d'un pere qu'il a toujours chéri si tendrement, jusqu'au moment de son funeste mariage.

DORVILLE.

Ah! mon cher Comte! dans quelle erreur êtes-vous?

LE COMTE.

Eh! pourquoi?

DORVILLE.

Sçachez qu'un fils qui a pu se faire gloire de braver insolemment la juste & respectable autorité d'un pere, persiste toujours avec une nouvelle satisfaction dans les affreux principes, que lui fait goûter sa criminelle indépendance.

LE COMTE.

Le repentir a tôt ou tard des droits ſur le cœur le plus coupable, pourquoi voudriez-vous donc que celui du Marquis n'en fût pas ſuſceptible ?

DORVILLE.

Pour mille raiſons.

LE COMTE.

Mais enfin.

DORVILLE.

Il m'a fait entendre tout à l'heure qu'il ſe doutait bien que vous l'aviez deshérité, du moment que vous avez appris ſon mariage.

LE COMTE.

Et ſans doute que cette crainte l'afflige beaucoup.

DORVILLE.

Point du tout, je vous jure, car il a conſenti à votre entrevue ſecrette avec une joie inſultante, qui annonce le plaiſir qu'il goûte d'avance, en vous voyant faire ainſi une démarche auſſi humiliante, dont toute la honte va retomber ſur vous

LE COMTE.

J'ai donc bien fait en ce cas de commencer par deshériter un fils auſſi indigne de moi.

DORVILLE.

D'autant plus qu'il m'a assuré insolemment que votre haine ou votre amitié lui étaient fort égales.

LE COMTE.

Ah ! le monstre !

DORVILLE.

Mon bon ami, vous avez très-bien fait de vendre toutes vos terres : vous êtes actuellement à même de faire sans vous gêner la fortune à qui il vous plaira ; & comme vous êtes le plus digne & le plus généreux des hommes, j'espere que vous ne m'oublierez pas, moi qui vous chéris cent fois plus que moi-même.

LE COMTE.

Soyez tranquille, vous verrez qu'on peut compter hardiment sur mes promesses..... hélas !

DORVILLE.

Eh quoi ! vous soupirez !

LE COMTE.

Oui, lorsque je pense à ce fils, qui jusques ici avait fait toute la douceur de mes jours..... Ah ! si par un sincere retour de tendresse il allait se rendre à mes vives instances,

DORVILLE.

Ne vous en flattez pas, j'ai lu dans ſon ame perfide, que le ſeul plaiſir qu'il goûte, eſt de vous avoir pénétré d'un mortel chagrin par ſon mariage.

(*Le Marquis paraît, & attend que ſon pere lui faſſe ſigne d'avancer.*)

LE COMTE (*l'appercevant.*)

(*à Dorville.*)

Le voici ..... laiſſez-nous ſeuls un inſtant; je vous prie.

DORVILLE (*s'en allant.*)

(*bas au Marquis.*)

Tenez ferme, mon cher, & il confirmera à coup ſûr votre mariage, je vous le garantis ſur mon honneur. (*Dorville ſort*)

SCENE III.

LE COMTE D'ORSIMONT, LE MARQUIS D'ORSIMONT *en uniforme.*

LE COMTE.

Approchez, Monſieur, je veux bien encore vous voir; mais, ſouvenez-vous que ce ſera pour

pour la derniere fois de votre vie, si vous ne me rendez dans l'instant un fils, que vous m'avez aussi indignement ravi.

LE MARQUIS.

Permettez, malgré tout, que j'ose interroger ici la tendresse, dont vous avez daigné m'honorer autrefois, j'attends de vous cette grace, ô mon pere!

LE COMTE.

Vous n'en avez plus, Monsieur, depuis votre indigne mariage, qui blesse si amérement la juste autorité que le Ciel m'avait donnée sur vous. Ah! si vous aviez cru avoir encore un pere! vous n'auriez jamais été assez barbare pour vous servir contre lui de la faveur d'injustes loix, en épousant malgré lui la fille du feu Duc Dossonville, l'ennemi mortel de toute notre famille.

LE MARQUIS.

Je vous parais bien coupable, cependant si.....

LE COMTE.

Vous m'avez déja dit que vous ignoriez au commencement de vos folles ardeurs, qu'Emilie était issue d'un sang qui m'est si odieux: mais il aurait dû vous suffire d'en être informé par moi (comme vous l'avez été) au commencement où vous alliez vous unir avec elle, pour rompre

cette affreuſe alliance..... Eh ! bien, Monſieur, qu'avez-vous à répondre pour vous juſtifier, parlez ?

LE MARQUIS.

Hélas ! il n'était plus tems, quand vous m'apprîtes cette fatale nouvelle..... Vous m'êtes cependant témoin vous-même des violens efforts que j'ai faits pour arracher de mon cœur une paſſion, que l'amour lui-même avait impérieuſement allumée dans mon ame : je me ſuis vu forcé de vous deſobéir, & ce ſera à jamais la ſource inépuiſable des regrets de votre fils, qui eſt plus digne en effet de votre compaſſion paternelle, que de votre courroux.

LE COMTE.

Puiſqu'enfin vous reconnaiſſez, du moins en partie, votre faute, briſez les chaînes honteuſes qui vous tiennent ſi indignement aſſervi..... Qui peut vous en empêcher ?

LE MARQUIS.

Tout..... les devoirs les plus ſacrés, la dignité du nœud qui m'unit pour jamais à la reſpectable Emilie, & l'honneur enfin, à qui tout doit céder.

LE COMTE.

Fils indigne du jour ! apprends de moi qu'on ne peut jamais ſe deshonorer, en obéiſſant à un pere.

LE MARQUIS.

Pardon ! si j'ose vous contredire malgré mon profond respect..... non, vous ne pouvez ignorer qu'une obéissance aveugle avilit tout être qui pense. Il est vrai que nous devons infiniment à nos peres, nous en dépendons, rien de plus juste, mais nous n'en sommes pas les esclaves : il n'est honorable de l'être, que des devoirs sacrés que nous prescrit la vertu.

LE COMTE (*irrité.*)

Je rougis d'avoir pu t'écouter si long-tems. Qu'un seul mot décide de ton sort !.... renonce à l'instant au mépriſable objet de ta flamme, & reçois avec mon amitié la moitié de mes biens... Réponds.

LE MARQUIS.

Vous me mésestimeriez bientôt, si j'avais le cœur assez vil pour préférer de futiles richesses à la voix de l'honneur : je vous rends trop de justice pour ne pas le penser, & vous la rendriez aussi à mon Emilie, si elle avait le bonheur d'être connue de vous..... (*d'un ton animé.*) aux charmes les plus flatteurs de la beauté, elle joint des mœurs aussi pures, que l'ardeur mutuelle qui nous unit tendrement. Oui, la moindre de ses vertus suffirait seule pour faire la gloire de tout son sexe.

LE COMTE.

Tremble ! ſi tu oſes encore me réſiſter.

LE MARQUIS.

Non, duſſent tous les maux les plus affreux m'accabler à l'inſtant ! nulle puiſſance ſur la terre ne ſçaura jamais me faire manquer à ce que je dois à la vertu, & à la dignité de mon ame.

LE COMTE (*tranſporté de fureur.*)

Ah ! c'eſt trop me braver.... je te deshérite & te donne ma malédiction. Juſte Ciel ! daigne la confirmer en l'accablant du poids terrible de tes vengeances. Que les maux les plus inouis fondent à pas lents ſur ſa tête criminelle..... Infâmes époux ! puiſſiez-vous enfin, pour combler mes plus chers ſouhaits, devenir l'objet abominable de l'exécration publique, & tous deux à l'envi vous mépriſer un jour, autant que je vous déteſte.

LE MARQUIS [*levant les yeux vers le Ciel.*]

Grand Dieu ! ſi jamais j'ai pu faire quelque choſe qui ne ſoit pas indigne d'exciter tes bontés envers moi, j'oſe ici t'en demander la recompenſe. Ne juge point mon pere par les premiers tranſports de ſa colere : mais plutôt que dans ton auguſte clemence, ta puiſſante main ſe plaiſe à

verſer avec profuſion ſur lui tes bienfaits les plus ſignalés, & ſon fils n'aura plus rien à déſirer.

[*le Marquis ſort.*]

SCENE IV.

LE COMTE *ſeul.*

LE COMTE.

Il le faut avouer..... tant de grandeur d'ame m'a ému..... mais, puis-je oublier [comme me l'a dit Dorville] que ce fils rebelle ne perſiſte dans ſon attachement envers la Marquiſe, que pour mieux me déſeſpérer..... ce trait perce mon cœur, & le ferme pour jamais à la clemence.

SCENE V.

LE COMTE, SOPHIE, LE CHEVALIER DORSIMONT.

LE COMTE.

Ah! Chevalier, tu n'as plus de frere : l'inflexible Marquis Dorſimont a refuſé mes offres ; ſon odieuſe obſtination m'a forcé à confirmer

ſa juſte exhérédation ? c'eſt à toi à lui ſuccéder dans mon cœur..... Mademoiſelle, comme votre ami & votre tuteur, je veux aujourd'hui vous unir avec mon fils..... mon cher Chevalier, en faveur d'un auſſi beau mariage, je te prouverai par mes libéralités juſqu'où va pour toi l'excès de ma tendreſſe.

LE CHEVALIER.

Ah ! mon pere, je vous dois déja beaucoup ; mais vous combleriez tout-à-fait mes vœux, ſi [comme vous avez déja eu la bonté de me le promettre] vous joigniez encore à la main de la charmante Sophie, tous les biens que vous deſtiniez à mon frere le Marquis, s'il n'avait pas contracté une alliance qui le deshonore.

LE COMTE.

Tes prétentions ſont juſtes, & tout ira à tes ſouhaits..... Sophie, faut-il vous répéter encore que je vous deſtine le Chevalier pour époux. Pourquoi héſiter à m'en faire vos remercimens. Cette inattention de votre part a bien lieu de me ſurprendre.

SOPHIE.

Je ſçais, Monſieur, que vous avez des droits ſur moi en qualité de tuteur ; mais permettez-moi.....

LE COMTE.

Mademoiſelle, quand j'ai parlé une fois, c'eſt à vous d'obéir ſans répliquer. Telles que puiſſent être vos réflexions, votre reſpect pour moi doit abſolument les ſupprimer.

LE CHEVALIER.

Mon pere a très-raiſon.

SOPHIE.

Je m'étais cependant flattée, Monſieur, que vous daigneriez conſulter mon inclination, avant que de diſpoſer ainſi de ma main.

LE CHEVALIER [*d'un air fat.*]

Pourquoi cacher auſſi mal-à-propos, le goût que vous avez pour moi. Depuis que je réunis ſans le moindre ſcrupule tous les biens deſtinés au Marquis, je dois encore [ſi la choſe eſt à faire] vous paraître bien plus aimable.

SOPHIE.

Chevalier, n'oſez jamais prétendre à mon cœur, ou que le vôtre abjure les ſentimens mépriſables que vous venez de me montrer.

LE COMTE.

Apprenez imprudente que vous devez une ſoumiſſion aveugle à toutes mes volontés. Les

larmes & un silence respectueux, sont les seules armes qu'il vous est permis d'employer contre moi.

SOPHIE.

Monsieur, vous oubliez sans doute que Monsieur le Baron d'Erminie votre frere aîné, fut nommé mon tuteur bien avant vous, qu'il l'a été, & le serait encore si malheureusement pour moi il n'avait été contraint de partir pour son Gouvernement..... Excusez si j'ai sorti pour un instant des bornes de la modération & de la modestie imposées à mon sexe; mais n'en espérez pas plus que je l'épouse; [*le regardant avec mépris*] il faut du moins estimer un mari, & nous n'en serons jamais là.

LE COMTE.

Quoi! vous osez dédaigner l'honneur d'être admise dans notre illustre famille. Souvenez-vous superbe! que votre pere ne fut jamais qu'un obscur Gentilhomme, qui a eu le bonheur de s'enrichir en épousant une fille très-opulente, dont la basse naissance aurait dû le faire rougir.... mais le bon homme n'avait honte de rien, pourvu qu'il parvînt à faire fortune, & effectivement de ce côté-là il a très bien réussi.

SOPHIE.

Respectez la mémoire de mon pere: c'est un

tribut que vous devez à ſes rares vertus, dont à peine votre ame oſe ſeulement ſoupçonner l'exiſtence....., vous paraiſſez irrité de ma réponſe, la vérité bleſſe. Pourquoi avez-vous fait expliquer chez moi la voix de la nature : elle ne meſure pas ſes termes ; mais ſon langage n'en eſt que plus énergique.

LE COMTE.

Je ne puis contenir l'excès de mon courroux.... &.....

LE CHEVALIER.

Eh ! de grace, mon pere, ne lui faites pas l'honneur de vous emporter contr'elle..... c'eſt une petite précieuſe, qui ma foi ! n'en vaut pas la peine. Cette fauſſe prude nous joue ici tous deux: elle m'aime, & je conſens par pure obéiſſance envers vous, à daigner l'épouſer..... Allons donc je vous prie faire dreſſer le contrat de mariage, je vous garantis qu'elle y ſignera avec plus de plaiſir que moi.

LE COMTE [*avec colere.*]

Dans une heure au plus tard, mariée avec le Chevalier, ou tremblez ! ſi vous oſez encore me pouſſer à bout..... faites-y bien vos réflexions. [*Le Comte ſort.*]

LE CHEVALIER.

Adieu ma Reine. [*le Chevalier ſort.*]

SCENE VI.

SOPHIE *seule.*

SOPHIE.

Eh ! quoi cette funeſte union ſerait donc le ſceau de l'infortune du Marquis d'Orſimont & de ſa déplorable épouſe, dont j'admire les éclatantes vertus..... Non, il n'en ſera rien. Je n'aurai pas à me reprocher d'avoir acheté quelques freſles grandeurs aux dépens des larmes de ces deux reſpectables infortunés..... ô loix ſacrées ! protectrices du faible qu'on veut opprimer, je reclame votre pouvoir contre la tyrannie d'un tuteur barbare.

SCENE VII.

LE MARQUIS, SOPHIE.

LE MARQUIS.

Excusez, charmante Sophie, je cherchais la Marquiſe..... je vous interromps peut-être.

SOPHIE [*d'un air attendri.*]

Au contraire, Marquis, car je n'étais en cet inſtant occupée que de vous..... hélas ! vos

malheurs me ſont bien plus ſenſibles qu'à vous-même. Je connais votre grande ame, contre laquelle s'émouſſent les traits les plus cruels de l'adverſité.

LE MARQUIS.

Cette honorable prévention en ma faveur, prouve que l'eſtimable Sophie eſt ſeule capable de penſer ſur ſes amis, avec autant de nobleſſe & de dignité.... mais, quoi! vous paraiſſez émue. Quelque nouveau revers oſerait-il troubler la douce ſérénité de vos jours?

SOPHIE [*le regardant d'un air pénétré.*]

Hélas!

LE MARQUIS [*vivement.*]

De grace! expliquez-vous ſans crainte, ou vous me feriez penſer, que j'ai eu le malheur de perdre l'honneur de votre confiance.

SOPHIE.

Vous venez de voir le Comte d'Orſimont.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, &.....

SOPHIE.

Je ne ſçais que trop la funeſte iſſue de cette entrevue..... ah! quel pere, pour un tel fils!.....

[*La Marquiſe paraît dans l'enfoncement du théâtre abſorbée dans une profonde rêverie.*]

La Marquiſe s'approche, je vous laiſſe. Puiſſiez-vous être enfin heureux tous deux autant que vous le méritez.

[*Sophie ſort.*]

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LE MARQUIS.

O Ciel ! dans quel état vous vois-je ! reſpectable & chere épouſe ! l'affliction où vous êtes plongée déchire doublement mon cœur. O charme de ma vie ! par pitié pour ma juſte ſenſibilité, cachez-moi une partie de vos chagrins, ou j'expire à l'inſtant de douleur.

LA MARQUISE.

Hélas !

LE MARQUIS.

Il eſt vrai que le dernier coup que mon pere vient de nous porter, met notre ame à une grande épreuve ; mais il y aura auſſi plus de gloire pour nous à triompher de ce revers. Un ſi noble & généreux effort eſt bien digne de mon Emilie.

LA MARQUISE.

O vous que mon cœur adore ! pouvez-vous ignorer que la plus amere douleur ceſſerait de

l'être pour moi, ſi elle vous épargnait, vous ! que j'aime mille fois plus que moi-même, & qui ſeul ignorez combien vous méritez de l'être. Cher époux ! laiſſez couler mes pleurs, ou donnez-moi la force d'oublier un inſtant, que c'eſt pour moi ſeule que vous êtes deshérité par un pere, dont je vous ai ravi le cœur : ah ! que ne vous dois-je pas, pour avoir ſçu mépriſer l'offre de ſes immenſes richeſſes.

LE MARQUIS.

Ma chere amie, en les refuſant, je ne me ſuis montré qu'équitable envers vous.

LA MARQUISE.

Ah ! que n'ai-je aſſez de graces & de mérite pour me juſtifier, du moins à vos yeux, d'un auſſi grand ſacrifice, dont je vous rends l'innocente victime.

LE MARQUIS.

Adorable épouſe, je n'ai pas encore payé aſſez cher à mon gré, la poſſeſſion d'un cœur où j'ai trouvé la ſource pure du vrai bonheur.

SCENE IX. & derniere.

LE MARQUIS, LA MARQUISE, ARAMINTE.

ARAMINTE [*d'un air étourdi.*]

Ah ! ça, rejouissez-vous, mon cher parent..... bon jour Marquise, allons, vive la gaieté, je vous apporte deux excellentes nouvelles.

LE MARQUIS.

Madame, j'en accepte l'augure avec plaisir.

LA MARQUISE.

Belle Araminte, ne nous dérobez pas plus long-tems la satisfact on de les entendre.

ARAMINTE.

De les entendre, ma chere..... pour la premiere..... passe..... mais pour l'autre, c'est un mystêre des plus importans : un de ces projets hardis, enfant d'un profond génie, enfin imaginé par moi ; & c'est tout dire.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien modeste.

ARAMINTE [*au Marquis.*]

Bref ! je me suis promis de ne faire part de ce grave secret qu'à vous seul.

LE MARQUIS.

Cette distinction n'est pas flatteuse pour elle. Je vous prie de nous traiter également.

ARAMINTE.

Priere inutile.

LA MARQUISE.

Est-ce que Madame me soupçonnerait d'indiscretion ?

ARAMINTE.

Moi ! je ne vous soupçonne de rien : mais je connais mon sexe, & cela me suffit.

LA MARQUISE.

Vous l'outragez.

ARAMINTE.

Je lui rends justice, & je suis si sûre d'avoir raison, [*au Marquis*] que je m'en rapporte à vous : jugez-nous.

LE MARQUIS.

Vous avez perdu votre procès, car je pense comme mon Emilie.

ARAMINTE.

Eh ! Monsieur est-il toujours de l'avis de Madame ?

LE MARQUIS.

Oh ! toujours, je vous jure.

ARAMINTE.

Ma foi, tant pis pour vous, car c'eſt une marque vous êtes un grand.....

LE MARQUIS.

Oui, je vous entends de reſte..... Au ſurplus, je vous garantis ſur mon honneur que ma femme eſt au moins auſſi capable de garder un ſecret que moi-même.

ARAMINTE.

Marquis, ne répondez que de vous, & c'eſt encore bien aſſez..... Pour ce qui eſt de Madame, je m'en tiens toujours à ce que j'ai dit.

LA MARQUISE.

En vérité, Madame, j'ai lieu d'être étonnée d'un auſſi ſingulier procédé..... Je me retire ſans vouloir rien entendre davantage.

ARAMINTE [*la retenant.*]

Je crois que vous vous fâchez tout de bon: reſtez, je vous prie, ma bonne amie, mon intention n'était pas de vous offenſer. Pardon, ſi....

LA MARQUISE.

Tout eſt déja oublié.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais toutes deux à la bonté du cœur.

ARAMINTE.

ARAMIMTE.

Sçachez donc qu'un de mes gens a vu & très-bien reconnu..... Devinez qui? Je vous le donne en mille.

LA MARQUISE.

C'eſt peut-être.....

ARAMINTE.

Non.

LE MARQUIS.

Je penſe que c'eſt.....

ARAMINTE.

Vous n'y êtes pas encore.

LA MARQUISE.

Ne ſerait-ce pas le.....

ARAMINTE.

Juſtement le Baron d'Erminie, votre cher oncle, qui m'en contait autrefois.

LE MARQUIS.

O Ciel! ſerait-il poſſible qu'un auſſi grand bonheur m'arrive, & qu'après dix ans d'abſence je revoie enfin cet oncle vénérable, qui ne dédaignait pas de m'honorer de ſa précieuſe amitié. Hélas! j'ai bien de la peine à croire une auſſi charmante nouvelle.

ARAMINTE.

Hé bien ! vous avez tort : car c'eſt Guinée, ce négrillon que votre oncle me donna à ſon départ pour ſon Gouvernement, qui vient de m'aſſurer le fait.

LA MARQUISE.

Mon bon ami, nous n'en pouvons plus douter d'après cela.

LE MARQUIS [*prêt à ſortir.*]

Dans mon juſte tranſport il, faut.....

ARAMINTE.

Vous taire & m'écouter juſqu'à la fin..... Je viens à mon projet..... Sçavez-vous bien qu'il eſt totalement déciſif pour votre bonheur mutuel.

LE MARQUIS.

Cela ſe peut.

ARAMINTE.

Et qu'il confondra votre prudence & toute votre pénétration.

LA MARQUISE.

Tout cela redouble ma curioſité pour cet important ſecret.

ARAMINTE.

Gardez-moi ſur-tout un ſecret inviolable, cela eſt de la derniere conſéquence.

LE MARQUIS.

Vous pouvez y compter, je vous jure.

ARAMINTE.

Vous ſçaurez donc mes bons amis que..... mais non, j'aime mieux attendre que mon projet ait réuſſi, & je cours y travailler vis-à-vis de votre pere; je ne vous demande que de la diſcrétion.

[*Araminte ſort.*]

LA MARQUISE.

Quelle femme!

LE MARQUIS [*ſouriant.*]

Ma chere amie, ne comptons point ſur ſon projet..... Allons remplir avec empreſſement les devoirs reſpectables de l'amitié envers un oncle, que le Ciel favorable à mes vœux daigne enfin nous renvoyer.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, MERLIN.

MERLIN.

Oui, Monsieur, je puis vous protester que j'ai eu l'honneur de voir votre cher oncle Monsieur le Baron d'Erminie, & que je l'ai très bien reconnu malgré la rapidité avec laquelle il a passé proche de moi.

LE MARQUIS.

Sans doute que tu te seras abusé : je ne sçaurais croire à cette charmante nouvelle, elle flatte trop mon cœur.

MERLIN.

Je vous jure sur mon honneur que je suis sûr de mon fait.

LE MARQUIS.

Je le souhaite encore plus que toi..... Mais, à

propos ; Araminte m'a dit que Derval, cet unique ami, que l'adverſité n'a pu me ravir, était venu me demander avec empreſſement.

MERLIN.

Il eſt vrai, Monſieur, mais je n'oſais pas vous en faire reſſouvenir.

LE MARQUIS.

Eh ! pourquoi ? Car je ſçais que tu m'aimes trop pour être jaloux du plaiſir que me cauſe toujours, la préſence de ce véritable ami.

MERLIN.

Ah ! mon cher maître, à juger par l'air inquiet & déſolé dont M. Derval eſt venu vous demander, j'ai craint qu'il n'eût quelque fâcheuſe nouvelle à vous apprendre.

LE MARQUIS.

Que veux-tu, mon pauvre Merlin, il faut s'attendre à tout dans la vie.

MERLIN.

Ah ! qu'un des dix-ſept Sages de la Grece a doctement dit qu'elle eſt comme un banquet, qu'on doit quitter d'un air égal, ſoit qu'on en ſorte à l'entremets, au deſſert, ou..... car la morale..... D'ailleurs avec le néant..... ſi bien..... l'on

ſent..... la vapeur..... qui forme l'ombre..... nos jours au ſurplus.... néanmoins.... n'eſt-il pas vrai, Monſieur, que je ne raiſonne pas mal?

SCENE II.

LE MARQUIS, DERVAL, MERLIN.

DERVAL (*d'un air pénétré.*)
(*Merlin retiré à l'écart.*)

Ah! mon cher, quand eſt-ce que l'injuſte deſtin ceſſera de vous perſécuter..... Hélas! par quelle fatalité, moi qui ne voudrais que verſer la ſérénité ſur vos jours, me vois-je contraint à vous apprendre la plus funeſte nouvelle.

LE MARQUIS.

Mes malheurs m'ont appris dès long-tems à ſouffrir..... mon bon ami, l'on eſt toujours heureux en dépit du ſort, quand la vertu ne ceſſe pas d'étendre ſur nos ames ſon reſpectable empire.... Au nom de la tendre amitié qui nous unit enſemble, de grace, ne me tenez plus en ſuſpens. Oui, quoi qu'il vous en coute, gueriſſez-moi de l'incertitude où je ſuis.

DERVAL.

J'obéis à regret..... Apprenez donc que le trai-

tre Dorville, ce lâche flatteur de votre pere, en vous prêtant des propos odieux, vous a tellement noirci dans l'esprit du Ministre, qu'il a été question de vous faire casser à la tête de votre Régiment : j'ai paré cet horrible coup en garantissant au Ministre votre innocence, dont tous les beaux traits de votre vie sont d'avance des témoins irréprochables.

LE MARQUIS.

Hé quoi ! un infortuné peut donc faire des jaloux..... Ah Dorville ! je te pardonnerais volontiers si tu n'en voulais qu'à mes jours... Qu'on m'arrache la vie, mais sans attenter à mon honneur.... Elle m'est mille fois moins précieuse que lui ! c'est l'unique bien que le destin ne sçaurait me ravir.

DERVAL.

Vous sçavez, cher Marquis, que le Ministre daigne m'honorer de quelque bienveillance : j'en ai sçu profiter pour m'expliquer fortement en votre faveur comme vous le méritez : enfin Dorville, votre vil calomniateur, a paru dans l'instant où j'étais prêt de sortir ; le Ministre m'a assuré qu'il serait charmé que vous le confondiez en sa présence : il vous attend, hâtons-nous : les momens nous sont chers, sortons.

LE MARQUIS.

Reste ici Merlin, ma femme ne sçaurait tarder

à venir comme elle me l'a promis. Je m'en rapporte à ta prudence pour lui cacher tout jusqu'à mon retour..... (*s'appercevant de sa désolation.*) Rassure-toi, mon pauvre garçon, vas, ton maître n'a rien à craindre, sçache que l'innocence accusée reçoit même un nouvel éclat, en confondant l'imposture.

(*le Marquis & Derval sortent.*)

SCENE III.

MERLIN *seul.*

MERLIN (*avec enthousiasme.*)

O destin ! marâtre du vrai mérite..... ô Tentora ! ô Mures ! oui, tout cela me confond..... Quoi ! la Syndereſſe du cœur..... nos sens trompeurs..... & l'attraction..... Enfin l'homme..... par la morale..... ne peut donc..... sans doute..... l'on n'a que trop..... car les malheurs..... & la prospérité..... semblent..... par exemple..... l'on sent l'injustice..... qui..... qui..... s'acharne..... &..... Enfin ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai un bon cœur, & qu'il saigne en voyant souffrir mon cher maître, sans contredit le plus digne & le meilleur des humains.

SCENE IV.

LA MARQUISE, MARTON, MERLIN.

LA MARQUISE.

Où donc eſt le Marquis? Marton m'avait aſſuré qu'il était de retour.

MERLIN [*tâchant de cacher ſon trouble.*]

Pardonnez-moi, Madame, mais.....

MARTON.

Quoi mais! que veux-tu dire? explique-toi plus clairement.

MERLIN.

Cela eſt juſte.

MARTON.

Hé bien!

MERLIN.

Il faudrait auparavant ſçavoir ſi..... [*à part*] Diable m'emporte ſi je ſçais moi-même ce que je dois dire.

LA MARQUISE.

A quoi bon tant de myſtère, pour m'apprendre où peut être ton maître?

MERLIN.

Effectivement, Madame a raiſon.... Pour moi je n'y entends pas de fineſſe..... cela parle tout ſeul, &....

MARTON.

As-tu bientôt fini ?

MERLIN.

Comment veux-tu que je parle, ſi tu m'interromps toujours.

LA MARQUISE.

Laiſſez-le s'expliquer librement.

MERLIN.

Sans doute, d'autant plus qu'il ne s'agit que de dire tout ſimplement à Madame où mon maître eſt allé, & quel eſt le motif de ſon abſence.

LA MARQUISE.

Préciſément.

MERLIN [*à part.*]

Et c'eſt juſtement ce qui m'embarraſſe : mais heureuſement j'y ſuis..... (*haut*) Madame, voici le fait : M. Derval eſt venu chercher mon maître & l'a prié de le ſervir dans une affaire eſſentielle qui ne ſouffrait aucun retardement : ils ſont ſortis enſemble, & M. le Marquis m'a chargé de vous

dire qu'il ne tarderait pas à revenir, & que vous ſoyiez tranquille.

LA MARQUISE.

Je le reconnais toujours aux attentions délicates & à ſes nobles procédés.

MERLIN.

Ah ! Madame, ſi vous ſçaviez les belles choſes qu'il dit quand il parle de vous..... & que l'hymen des cœurs..... loin du divorce..... par la ſympathie..... qui..... panche.... vers les richeſſes..... que l'amour....car.... l'union des ames....avec une femme unique.... alors.... les ſentimens.... font que.... le bonheur des époux.... mariés.... d'inclination.... éprouve..... éprouve toujours.... enfin, Monſieur le Marquis vous adore.

MARTON.

C'eſt très-bien parler, éloquent Merlin.... tu brilles, ſur-tout dans les détails, & je t'en fais compliment.

LA MARQUISE (*d'un ton ſévere.*)

Marton, ſçachez que la plus innocente raillerie porte toujours avec elle une amertume, & qu'un bon cœur mépriſe ce funeſte talent.

MERLIN (*à Marton.*)

Mets cela ſur tes tablettes, ma bonne amie.

SCENE V.

LA MARQUISE, ARAMINTE, MARTON, MERLIN.

ARAMINTE.

Ah ! ma bonne amie, vous me voyez toute pénétrée du nouveau déſaſtre qui ménace le Marquis..... (*à Merlin qui lui fait ſigne de garder le ſilence là-deſſus.*) Hem, que veulent dire ces ſignes ?

MERLIN (*les ceſſant tout-à-coup.*)

Moi, je n'y penſe ſeulement pas.

ARAMINTE.

Hélas ! ma chere, vous ſçavez auſſi-bien que moi, que le pauvre Marquis, prêt à être la victime des fauſſes imputations de l'infâme Dorville, eſt allé avec Derval pour tâcher de détromper le Miniſtre.... par malheur on aſſure par-tout que cette maudite affaire coutera peut-être à votre époux la perte de ſon Régiment, & voilà ce qui me met au déſeſpoir.

LA MARQUISE.

Que ſignifie tout ce verbiage, Madame ? l'on s'eſt ſans doute joué de votre crédulité.

ARAMINTE.

Comment, qu'oſez-vous dire ?

MERLIN (*à part.*)

Payons d'effronterie..... [*haut*] Dans tout ce qu'on a avancé à Madame Araminte, il n'y a pas même l'ombre de vérité.

ARAMINTE.

Inſolent, il te convient bien de démentir un fait que le public garantit d'une voix unanime.

MERLIN.

J'ai déjà eu l'honneur de dire à Madame la Marquiſe ce que j'ai vu & entendu; car j'étais préſent quand M. Derval a parlé à mon maître.

LA MARQUISE.

Madame, il n'y a rien à répliquer à cela.

ARAMINTE.

Mais, Monſieur Merlin, expliquez-nous du moins par quel motif ſingulier tout le public vous donne un démenti formel.

MERLIN.

Madame ignore donc que les bavardes, les ſots, les envieux & les mauvaiſes langues, ſont capables de tout.

MARTON.

Il a bien raiſon.

LA MARQUISE.

Penſeriez-vous, Madame, que Merlin eût voulu me tromper ?

MERLIN.

Qui ? moi.... Ah !

ARAMINTE.

Non..... il eſt bête, & paſſablement fat ; mais je le crois véridique.... Cependant je ne vous en conſeille pas moins de chercher promptement à ſortir de cette perplexité.

LA MARQUISE.

Oui, je vais tâcher de m'éclaircir..... Pardon, Madame, ſi je vous laiſſe.

(*la Marquiſe ſort en faiſant ſigne à Marton de la ſuivre.*)

MARTON [*s'en allant.*]

Sans adieu Monſieur l'Orateur. [*Marton ſort.*]

SCENE VI.

ARAMINTE, MERLIN.

MERLIN.

Eh ! Madame, qu'avez-vous fait ? Pourquoi chercher à guérir Madame la Marquiſe d'une erreur précieuſe, où je l'avais induite par ordre de mon maître..... De par tous les diables, ce que vous lui avez dit n'eſt que trop véritable : je le ſçavais auſſi bien que vous, & c'était pour vous empêcher d'en parler, que je vous faiſais tous ces ſignes.

ARAMINTE.

En vérité, mon pauvre Merlin, j'en ſuis au déſeſpoir ; mais auſſi comment voulais-tu que je devine.

MERLIN.

Madame, mes ſignes auraient dû vous ſuffire..... mais quand on n'a pas un certain degré de pénétration.

ARAMINTE (*ſouriant.*)

Comme toi apparemment.

MERLIN.

Eh ! ne croyez pas me badiner, Madame..... je vais prévenir mon maître de la nouvelle obli-

gation qu'il vous a : cela ne le surprendra pas, il est déjà accoutumé à vous en avoir de pareille.

(*Merlin sort.*)

ARAMINTE *seule.*

Ma foi il a beau dire, il n'y a cependant pas de ma faute dans tout ceci.

SCENE VII.

ARAMINTE, LE COMTE D'ORSIMONT *entrant brusquement.*

LE COMTE (*en colere.*)

Ah! par la ventrebleu, Madame, je vous cherchais avec impatience, pour vous traiter comme vous le méritez.

ARAMINTE.

Ce début galant m'annonce quelque chose de flatteur....

LE COMTE.

Il faut être bien hardie! pour répandre imprudemment [comme vous faites] le ridicule bruit de l'arrivée de mon frere le Baron d'Erminie.... Vous êtes cause ainsi, que ma pupille Sophie refuse avec opiniâtreté mon fils le Chevalier pour époux..... elle compte sans doute que le Baron prendra son parti contre moi.... Qu'avez-vous à répondre à cela ?

ARAMINTE.

ARAMINTE.

Moi ? rien ; car j'ai trop de plaiſir à vous entendre.

LE COMTE.

Sçachez donc qu'une folle indiſcrete telle que vous, ne ſera jamais capable de faire échouer mes projets. Corbleu ! m'entendez-vous ?

ARAMINTE.

Que trop pour votre honneur..... Au ſurplus, je vous trouve ſupérieurement impertinent de me taxer de folie, vous qui en venez de faire une, qui vous couvre de honte.

LE COMTE.

Eh ! comment donc ?

ARAMINTE.

En deshéritant le Marquis, ce digne fils qui vous honore trop ! en daignant ſeulement vous avouer pour ſon pere : c'eſt un fait qui parle tout ſeul.... votre fils jouit à juſte titre de l'eſtime générale, & vous de la haine publique.

LE COMTE (*furieux.*)

Rendez grace au ſexe dont vous êtes.... autrement dans mon juſte courroux, je.....

ARAMINTE.

Raiſonnons de ſens froid, & vous convien-

drez bientôt qu'un pere prudent & judicieux comme vous devriez l'être, n'aurait jamais penſé à vouloir unir une fille ſage, diſcrete, & incomparable comme votre pupille Sophie, avec un ſuffiſant, un impertinent, un mauvais cœur, comme eſt & ſera toujours le Chevalier d'Orſimont.

LE COMTE.

En vérité, vous ne ſçavez ce que vous dites, car c'eſt le plus digne ſujet qui ſoit: il m'aime, il eſt ſoumis à toutes mes volontés, & fait tout ſon bonheur de prévenir tous mes deſirs.

ARAMINTE.

Pure politique de ſa part, croyez-moi, je le connais mieux que vous: il n'aime que vos biens & non votre perſonne.... Oui, ſi jamais votre fortune venait à renverſer, je gagerais bien la mienne, qu'alors il vous abandonnerait lâchement, tandis que le pauvre Marquis vous donnerait de bon cœur le peu de biens que vous n'avez pu lui ôter.

SCENE VIII.

LE COMTE, ARAMINTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Aurai-je l'honneur de parler à Monſieur le Comte d'Orſimont?

ARAMINTE [*d'un air méchant.*]

Ah ! c'eſt toujours lui, il n'eſt pas changé.

LE COMTE.

Hé bien ! qu'eſt-ce Monſe Frontin, m'apportes-tu des nouvelles de mon frere le Baron d'Erminie : comment ſe trouve-t il dans ſon Gouvernement?

FRONTIN.

A merveilles, Monſieur le Comte.

LE COMTE.

Madame oſait me ſoutenir cependant que mon frere était arrivé.

FRONTIN.

Rien n'eſt plus vrai auſſi, je vous garantis.

ARAMINTE.

Je triomphe, mon négrillon m'a accuſé juſte.

LE COMTE.

Quoi ! le Baron ſerait ici !.... je ne ſçaurais le croire.

ARAMINTE.

Votre cœur ne vous l'a pas déjà annoncé?

LE COMTE.

Frontin, explique-toi donc plus clairement.

FRONTIN.

Monſieur, mon maître eſt ſi bien de retour ;

que c'eſt lui-même qui m'envoie ici, pour vous prévenir qu'à l'inſtant, il aura le plaiſir de venir vous embraſſer.

ARAMINTE [*à Frontin.*]

Cela fera une bien tendre entrevue, car il aime furieuſement ton maître.

LE COMTE [*d'un ton bruſque.*]

Et où eſt-il actuellement ?

FRONTIN.

Chez M. Minutte, le Notaire de la famille.

LE COMTE [*à part.*]

Morbleu ! tant pis.

ARAMINTE.

Tant mieux ! car il y apprendra de belles nouvelles à votre ſujet, mon cher parent !

LE COMTE.

Je ne conçois point par quel impertinent caprice, le Baron a pu abandonner ainſi ſon Gouvernement, ſans en avoir ſeulement prévenu ſa famille : il faut être un grand fol.

FRONTIN.

Monſieur veut-il bien me permettre de lui obſerver ?

LE COMTE.

Mais enfin, dis-moi donc pourquoi il a quitté auſſi ſubitement.

ARAMINTE.

Qu'appellez-vous ſubitement ! il y a dix bonnes années que vous n'avez eu la ſatisfaction de le voir..... Je cours apprendre cette heureuſe arrivée à Sophie votre pupille : auſſi-bien ma préſence ici pourrait empêcher la voix du ſang de parler chez vous en faveur de votre frere ; car vous êtes fort ſur le ſentiment.... Adieu Comte.... [*revenant ſur ſes pas.*] A propos Frontin, ne manque pas de dire au Baron que je ne l'ai pas encore tout-à-fait oublié.... Je gage que le pauvre homme en ſera enchanté. [*Araminte ſort.*]

SCENE IX.

LE COMTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Pardon, Monſieur le Comte, ſi j'oſe vous ſupplier de m'éclaircir ſur quelque choſe.... ou je me trompe fort, ou cette Dame eſt Araminte, pour laquelle le Baron mon maître a reſſenti autrefois quelque inclination.

LE COMTE.

Il eſt vrai.... en tout cas, ils ſont bien faits l'un pour l'autre. Araminte eſt folle, indiſcrete, impertinente & bavarde à l'excès : le Baron eſt bruſque, dur & opiniâtre.

FRONTIN.

Monsieur, il ne me convient pas d'entendre plus long-tems l'éloge de mon maître.....

[*Frontin sort.*]

LE COMTE [*seul.*]

Je crois que ce maraud ose me railler.

SCENE X.

LE COMTE, LE BARON D'ERMINIE.

LE BARON [*embrassant le Comte malgré la froideur qu'il lui montre.*]

Ah mon cher frere! quel doux & précieux moment de vous revoir enfin après une aussi longue absence.

LE COMTE.

C'est fort bien Baron, mais vous auriez encore mieux fait de rester dans votre Gouvernement: enfin puisque vous voilà ici, soyez le bien venu..... ç'a, parlons un peu de nos affaires domestiques.

LE BARON.

Cher Comte, nous en parlerons, mais dans un tems plus propice: ne me privez pas du plai-

sir de contempler un frere que j'estime, que j'aime, &....

LE COMTE.

Corbleu ! il ne nous faut qu'un mot pour finir tout..... Approuvez, comme vous le devez, l'exhérédation du Marquis d'Orsimont, & à mon exemple, donnez la moitié de vos biens à son frere le Chevalier, je ne vous en demande pas davantage : puis vous me contemplerez tout à votre aise, puisque c'est votre goût.

LE BARON.

Hélas ! j'expirerais de douleur à l'instant, si je différais de vous donner la plus grande marque de confiance qu'il soit possible : elle est dûe à la magnanimité de votre ame.

LE COMTE.

Eh ! ventrebleu, laissez-là mon ame magnanime, & dépêchez-vous de me faire cette fameuse confidence ; car aussi-bien votre ton langoureux commence furieusement à m'impatienter.

LE BARON.

Ah ! dans quel état affreux me vois-je réduit ? hélas ! est-il un mortel plus à plaindre que moi

LE COMTE

Bon !.... vous voulez plaisanter, sans doute..... vous êtes parti pour votre Gouvernement, jouis-

ſant déja d'une fortune immenſe, & dans de pareils poſtes l'on n'a pas coutume de s'appauvrir.

LE BARON.

Il eſt vrai.... hélas! je revenais en France avec plus de vingt millions.

LE COMTE.

Et vous n'êtes pas content.... par ma foi, Baron, vos hélas perpétuels, & vos ennuyeuſes complaintes me paraiſſent tout-à-fait ridicules.

LE BARON.

De grace! mon cher frere; daignez écouter juſqu'à la fin l'hiſtoire affreuſe des malheurs inouis dont je ſuis accablé.

LE COMTE.

Terminez donc vîte, car vos diſgreſſions m'excédent.

LE BARON.

Par malheur, j'avais fait embarquer dans le même vaiſſeau où j'étais toutes mes richeſſes, quand tout-à-coup un orage épouvantable.....

LE COMTE.

Vous a forcé d'échouer..... mais, vous avez ſans doute ſauvé une partie de vos richeſſes.

LE BARON.

Hélas! la mer a tout englouti.

LE COMTE [*prenant un air chagrin.*]

Si cela eſt, vous êtes effectivement fort à plaindre.

LE BARON [*d'un ton pénétré.*]

Je ne le ſuis pas, puiſque le Ciel favorable m'a bien voulu conſerver dans mon déſaſtre un frere auſſi digne que vous, & qui ne ſouffrira pas que la miſere oſe flétrir le reſte infortuné de mes jours.

LE COMTE.

En vérité, vous ne pouviez faire naufrage plus mal-à-propos; car vous ſçavez que je marie dans ce jour notre pupille Sophie, avec mon fils le Chevalier, à qui je donne la moitié de mes biens en faveur d'un auſſi grand établiſſement : ainſi, malgré toute ma bonne volonté pour vous, je ne puis que former des vœux pour que la Cour ait égard à vos malheurs; & puis c'eſt tout.

LE BARON [*d'un ton pathétique.*]

Que la voix du ſang vous parle en ma faveur! Qu'il eſt beau! de s'attendrir aux gémiſſemens des infortunés. Oui, vous êtes mon unique reſſource, & le reſpectable bienfaiteur, dont je puis ſans rougir, ſolliciter les bontés. O mon cher frere! faites pour votre gloire goûter à votre ame, le plaiſir pur que l'on reſſent à obli-

ger les malheureux, que l'injuſte deſtin ſe plaît d'opprimer.

[*Le Comte ſort en marquant par ſon geſte, qu'il eſt dans l'impoſſibilité de l'obliger.*

SCENE XI.

LE BARON *ſeul.*

LE BARON.

Tu fuis !.... mon état déplorable ne t'inſpire que de l'horreur.... Je l'avouerai, je n'avais pas oſé prévenir pour ton honneur une auſſi lâche conduite... vas, mon juſte mépris eſt ton digne ſalaire..... Je ne le vois que trop ! la ſoif fatale des richeſſes, a l'odieux pouvoir d'étouffer dans le plus noble cœur la voix ſacrée du ſang..... J'entends du bruit, c'eſt ſans doute le Marquis d'Orſimont. O Ciel ! fais que je le retrouve toujours digne de mon eſtime, & je n'aurai plus rien à déſirer.

SCENE XII & derniere.

LE BARON, LE MARQUIS, LA MARQUISE *héſitante à avancer.*

LE MARQUIS [*embraſſant le Baron.*]

Objet précieux de mon immortelle gratitude, & de ma vive tendreſſe ! Vous ! les délices de ma

vie, oncle reſpectable ! que j'ai toujours chéri mille fois plus que moi-même..... Enfin après dix ans d'abſence, j'ai le bonheur ſuprême de vous revoir, & le Ciel favorable vous rend à mes ſinceres vœux !

LE BARON.

Splendeur de votre illuſtre race, ô mon cher neveu ! comment te peindre dignement tout ce que j'éprouve à ta vue ? Ton aimable préſence a ſuffi pour faire renaître au fond de mon cœur la paix & la ſérénité qu'un barbare en avait exilées.... [*ſe retournant vers la Marquiſe*] Mais ! qu'apperçois-je ?.... Non, le portrait que tu m'en as fait n'eſt pas flatté.... [*allant vers elle*] Aux graces, à la candeur, & à la noble modeſtie qui regnent dans ce charmant objet ; je reconnais ton eſtimable épouſe.... Oui, c'eſt elle [*il embraſſe la Marquiſe*] c'eſt ma chere niece.

LA MARQUISE [*troublée & vivement émue.*]

Quoi !.... vous daignez..... mais n'eſt-ce pas un ſonge !..... tant de bontés.... dans ma juſte reconnaiſſance..., Ah !.... mon cher oncle !... pardon ! ſi.....

LE BARON [*la contemplant.*]

Que le déſordre de ſes ſens eſt flatteur pour moi ! que je le trouve éloquent !... Oui, il vous aſſure pour jamais ma vive & tendre amitié.

LE MARQUIS.

Oui, ma chere, le voilà ! cet oncle reſpectable ! qui prit ſoin de mon enfance, & qui s'efforça d'imprimer dans mon ame, une partie des ſublimes vertus qui lui gagnent tous les cœurs.

LE BARON.

Ah ! de grace ! menage ma juſte ſenſibilité... : hélas ! tant de plaiſirs enchanteurs ne ſont pas faits pour un infortuné tel que je ſuis !

LE MARQUIS.

O Ciel ! que dites-vous ? daignez vous expliquer.

LE BARON.

Non, mes enfans !.... j'aime mieux dévorer en ſecret mes larmes, que de troubler la tranquillité de vos jours : c'eſt à moi ſeul à ſupporter les maux affreux dont le deſtin vient de m'accabler.

LA MARQUISE.

Ah ! tels qu'ils puiſſent être, vous devez nous trouver dignes de les partager, ſi vous nous eſtimez toujours.

LE MARQUIS.

Ne nous déguiſez rien, donnez-nous cette marque de confiance ; nous la regarderons comme un nouveau bienfait de votre part.

LA MARQUISE.

Oui, mon cher oncle, nous vous en conjurons par tout ce que vous avez de plus cher !

LE BARON [*d'un ton pénétré.*]

C'en eſt fait, je céde à vos inſtances.... apprenez donc qu'un funeſte naufrage m'a ravi tous mes biens.

LA MARQUISE [*avec feu.*]

Vos déſaſtres vous rendent mille fois plus précieux à mon ame : j'oſe même en votre préſence bénir ce coup du ſort qui nous met dans le cas de vous convaincre de nos vrais ſentimens.

LE MARQUIS.

Mon cher oncle, vos malheurs augmenteraient encore [s'il était poſſible] ma vive & tendre amitié pour vous ! hélas ! je ne reſſents que de ce moment-ci la médiocrité de ma fortune : de grace ! daignez la partager, nous y ſuppléerons en partie par nos ſoins, nos attentions & nos complaiſances envers vous !.... [*ſe mettant à ſes genoux*] Il y va de ma vie : oui, ſi vous refuſez ces faibles marques de ma juſte reconnaiſſance, vous percez mon cœur d'un trait mortel ; ce cœur ! où vous avez gravé vous-même la tendre humanité, & les devoirs les plus ſacrés que nous preſcrit l'honneur.

LA MARQUISE [*aux genoux du Baron.*]

Ah ? daignez combler mes vœux : promettez-moi de vouloir bien accepter mes diamans..... Que ces futils ornemens dont mon sexe fait tant de cas, ayent, du moins une fois, la gloire d'avoir servi à secourir la vertu opprimée.

LE BARON [*les faisant relever, & les embrassant affectueusement.*]

Oui, mes chers enfans, j'accepte tout..... mon ame enchantée.... l'admiration..... non... je n'y sçaurais plus résister..... je.....

[*le Baron s'arrachant avec peine de leurs bras, les contemple quelque tems & leur fait signe de le quitter.*]

[*le Marquis & la Marquise sortent d'un air pénétré.*]

LE BARON [*seul.*]

O Ciel ? il est donc encore deux mortels vraiment dignes d'estime.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MERLIN, MARTON.

MERLIN.

Bon jour, ma chere Marton, excuse si je te laisse; mais....

MARTON.

Je te cherchais de la part de Madame, pour sçavoir des nouvelles de Monsieur le Baron d'Erminie.

MERLIN.

En vérité j'ignore où il peut être.

MADTON.

Le voilà donc enfin ce fameux Gouverneur, que tu disais être si riche, & qui devait encore revenir plus opulent.

MERLIN.

Il y avait bien lieu de le présumer ainsi.

MARTON.

Ton Baron a reconnu ma maîtreſſe pour ſa niece, mais elle payera bien cher ce nom-là, & ſes pauvres diamans vont paſſer dans les mains du cher oncle.... Ah! quelle perte.

MERLIN.

Crois-moi, mon enfant, ta maîtreſſe ne pouvait les placer à un plus fort intérêt.

MARTON.

Cela ſe peut..... mais je n'en ai pas moins ſur le cœur les pauvres diamans.

MERLIN.

De grace! laiſſe-là tes diamans, & parlons de quelque choſe de plus intéreſſant: ou tu me contraindras de te quitter à l'inſtant, je t'en avertis.

MARTON.

A propos, tu ne me dis rien du beau projet d'Araminte, qui ſuivant elle, devait opérer la réunion de nos maîtres avec Monſieur le Comte d'Orſimont.

MERLIN.

J'en ai une raiſon admirable à te donner.

MARTON.

Eh! qu'elle eſt-elle?

MERLIN,

MERLIN.

C'eſt que je n'en ſçais pas le moindre mot.

MARTON.

Ma foi ! je m'étonne que Monſieur le Marquis qui a tant d'eſprit & de bon ſens, ait pu jamais croire une folle comme Araminte ! capable d'imaginer un auſſi beau projet.

MERLIN.

Eh bien ! ma chere, tu es dans l'erreur ; car un certain Sage a dit, que ſouvent un ſot ouvre un avis fort utile

MARTON.

Je ne m'étonne donc plus, que tu m'ayes donné ſi ſouvent d'excellens conſeils.

MERLIN.

En tout cas, ſi tu en avais voulu profiter, ils t'auraient menée loin.

MARTON.

Je le crois bien..... mais en attendant, je vais toujours rejoindre ma maîtreſſe : ſans adieu, Merlin. [*Marton ſort.*]

MERLIN [*ſeul.*]

Je cours pour m'informer ſi Monſieur le Marquis eſt enfin de retour de chez le Miniſtre..... je

crois entendre le Chevalier d'Orſimont: le diable puiſſe-t-il nous en débarraſſer.

[*Merlin ſort.*]

SCENE II.

SOPHIE, LE CHEVALIER.

SOPHIE.

Ah! c'eſt trop m'excéder..... Je vous l'ai déja dit, Monſieur, n'attendez rien de moi que le plus froid mépris.

LE CHEVALIER (*d'un ton ironique.*)

Eſt-ce là votre dernier mot, adorable Sophie!.... de grace! repétez-le moi encore.

SOPHIE.

Vous aimez donc bien à vous entendre dire des vérités fâcheuſes.

LE CHEVALIER.

Parbleu! je ſuis comblé de voir votre petit orgueil en guerre avec votre cœur, pour cacher l'ardeur ſecrete dont vous brûlez pour moi.

SOPHIE.

L'aveugle préſomption fut toujours l'appanage d'un fat.

LE CHEVALIER.

Courage ! votre dépit vous embellit encore à mes yeux.

SOPHIE.

Tenez, Chevalier, finiſſons d'un mot toutes nos altercations ; je veux bien encore vous avouer qu'il vous reſte une voie pour vous rendre un peu moins indigne de poſſéder un jour mon cœur.

LE CHEVALIER.

Votre cœur, Mademoiſelle : ma foi ! ſans me flatter, je crois qu'il y a long-tems que j'en ſuis vainqueur ; & il ne m'a pas fallu faire de grands efforts pour y parvenir. On ſçait ce que l'on vaut.

SOPHIE.

De ſorte que Monſieur s'eſtime donc beaucoup.

LE CHEVALIER.

Indubitablement..... Eh ! le moyen de faire autrement, après tant de talens, de graces, de gentilleſſes & d'eſprit que je découvre en moi.

SOPHIE.

Il faut que vous ayez la vue bien perçante..... mais, laiſſons-là toutes vos prétendues belles qualités, & écoutez-moi avec une ſérieuſe attention.

LE CHEVALIER.

Soit..... j'y conſens.

SOPHIE.

Commencez, Monſieur, par vous ſervir de votre aſcendant ſur l'eſprit de votre pere, pour le guerir de la haine injuſte qui l'aveugle contre le Marquis votre frere; faites que dans ce jour, le mariage de cet illuſtre infortuné ſoit confirmé par le Comte d'Orſimont, & qu'il rétabliſſe ce digne fils dans tous ſes légitimes droits. Alors Sophie pourra peut-être ſans rougir, penſer à s'unir un jour à vous..... Du moins une auſſi noble démarche vous mériterait mon eſtime.

LE CHEVALIER.

Grand merci! de votre eſtime, votre ſerviteur, ma chere Demoiſelle; très-humble ſerviteur: je n'ai pas envie de perdre deux millions pour vos beaux yeux: non par ma foi.... Ah! parbleu, je ſerais une franche dupe, de travailler ainſi contre mes propres intérêts.

SOPHIE (*irritée.*)

Qu'appellez-vous, Monſieur, contre vos intérêts?

LE CHEVALIER.

Eh! mais, la queſtion eſt originale..... deux millions de plus ou de moins, ſont-ils rien à votre avis?

SOPHIE.

Quand il faut les acheter aux dépens de l'injuſtice, ils ſont moins que rien pour toût homme qui ſçait penſer noblement.

LE CHEVALIER.

Ah ! qu'on a bien raiſon de dire que les Dames n'entendent rien aux affaires.

SOPHIE.

C'eſt vraiment les entendre, que de traiter ſon ſemblable, avec autant d'équité & de bonté qu'on en déſirerait pour ſoi-même.

LE CHEVALIER.

Chacun pour ſoi, voilà mon ſyſtême.

SOPHIE.

Il eſt deshonorant pour l'humanité.

LE CHEVALIER.

Mais, avec votre permiſſion, Mademoiſelle, remarquez donc que l'exhérédation de mon frere aîné, forme la plus forte partie de mes biens, & que ce ſerait me vouloir ruiner de ſens froid, en travaillant à le reconcilier avec mon pere. Ah ! je ne ſuis par ma foi pas ſi ſot ! que le Marquis s'arrange comme il pourra avec ſa Penelope, tout cela m'eſt indifférent : je le regarde déja comme s'il n'exiſtait plus.

SOPHIE.

La baſſeſſe de votre façon de penſer m'inſpire de l'horreur.... évitez pour jamais ma préſence.

LE CHEVALIER.

Hé ! que m'importe le cœur d'une femme : la dot, morbleu la dot ! voilà l'objet déciſif, & qui ſoit ſeul intéreſſant, ſur-tout quand la future eſt immenſement riche..... Oui, je ſuis ſûr de vous épouſer, mon pere le veut & ſçaura bien, s'il le faut, vous y contraindre : prenez en conſéquence vos petits arrangemens.... Sans adieu, ma charmante. [*le Chevalier ſort.*]

SCENE III.

SOPHIE *ſeule.*

SOPHIE.

Je le croyais bien mépriſable..... mais jamais je n'eûs penſé qu'on pût pouſſer à cet excès l'indignité & la baſſeſſe des ſentimens..... Vas, monſtre ! garde tes biens, dont ton cœur rampant eſt ſi idolâtre..... mais n'oſe jamais te flatter de me voir partager l'ignominie dont tu viens de te couvrir à mes yeux.... Oui, la mort la plus affreuſe me ſemblerait trop douce encore, en comparaiſon de me voir unie avec une auſſi exécrable créature que toi.

SCENE IV.

LE MARQUIS, SOPHIE.

LE MARQUIS [*ſans voir Sophie.*]

J'Ai beau fuir, je retrouve toujours le même ſujet de douleur.

SOPHIE.

Ah ? Marquis, daignez calmer mes vives alarmes, au ſujet de la malheureuſe affaire que le traitre Dorville vous a ſuſcitée. Le Miniſtre eſt-il enfin guéri des injuſtes préventions que ce lâche lui avait inſpirées.

LE MARQUIS [*reprenant un air ſerain.*]

Chere amie, tout s'eſt terminé à mon avantage : mon innocence a triomphé aiſément de l'impoſture dont on m'avait voulu noircir. La ſimple vérité qui m'a prêté ſa voix, a ſuffi pour déſiller les yeux du Miniſtre intégre & judicieux, qu'on avait tâché d'indiſpoſer contre moi.

SOPHIE.

En vérité, vous ne pouviez me faire un plus grand plaiſir que de m'apprendre une auſſi bonne nouvelle. Vous ſçavez à quel degré je vous eſtime ; jugez par-là de la part que je prends à votre

bonheur.... Permettez que je vous laisse un instant, pour en aller marquer à votre digne épouse, ma juste sensibilité. (*Sophie sort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS *seul.*

LE MARQUIS.

PLEURE, malheureux pere!..... tu n'as plus de fils?..... une main barbare vient de te le ravir.... ô Ciel! daigne du moins me conserver la mere: hélas! comment dérober cette funeste nouvelle à la tendresse de son cœur.... je n'oserai jamais en sa présence laisser exhaler ma douleur.... Oui, dévorons en secret mes larmes.... Cet effort me coutera cher; mais je le dois à mon Emilie.... je connais sa sensibilité: elle ne pourrait survivre à la perte de notre fils.

SCENE VI.

LE MARQUIS, DERVAL.

DERVAL (*l'embrassant.*)

CHER ami, commencez à gouter en paix les charmes d'un espoir flatteur: qu'ils adoucissent l'amertume de la douleur où vous êtes plongé.....

mes perquiſitions au ſujet de votre fils unique, n'ont pas été infructueuſes..... Raſſurez-vous & ſuivez-moi ; les momens nous ſont précieux : je ne puis vous en dire davantage.

LE MARQUIS.

O ! le meilleur des humains ! oui, je vous devrai plus que la vie, ſi votre attente n'eſt pas trompée..... mais la Marquiſe ſçaurait-elle déjà....

DERVAL.

Calmez-vous, j'ai prévu à tout : je viens de lui faire entendre que la crainte des noirs complots de Dorville, vous avait déterminé à me charger du dépôt précieux de votre fils : elle a applaudi à ce projet, & n'a pas le moindre ſoupçon ſur ſon ſort.

LE MARQUIS.

D'un mot vous avez banni mes plus vives alarmes..... Un ami tel que vous eſt un vrai préſent de la Divinité.

[*Dorville paraît dans l'enfoncement du théâtre.*]

DERVAL.

Rentrons..... j'apperçois le traître Dorville.

[*le Marquis & Derval ſortent.*]

SCENE VII.

LE COMTE, LE BARON, LE CHEVALIER, DORVILLE.

LE BARON [*au Comte.*]

Corbleu ! vous avez beau nier cette action atroce, tout le monde vous en soupçonne, d'après l'injuste exhérédation que vous avez eu la barbarie de prononcer contre le Marquis, mon cher & digne neveu !

LE COMTE.

Que voulez-vous dire par là ?

LE BARON.

Que vous êtes violemment soupçonné d'avoir fait enlever le fils unique du Marquis.

LE COMTE.

Baron, auriez-vous l'audace de me croire capable d'une telle action ?

LE BARON.

Si je m'en doutais seulement, j'aurais déjà employé les voies les plus extrêmes pour vous perdre, comme vous le mériteriez alors. Je vous crois encore assez d'honneur pour n'y avoir aucune part.

DORVILLE.

Je réponds hardiment de Monsieur le Comte d'Orsimont, &.....

LE BARON [*à Dorville.*]

Sa justification dans votre bouche suffirait seule pour le faire croire coupable des plus grands crimes.

DORVILLE.

C'est me traiter avec bien du mépris.

LE BARON.

Je ne fais que vous rendre justice.

LE CHEVALIER.

Pourquoi Monsieur le Baron, vous emporter ainsi contre lui ?

LE BARON.

Je ne m'emporte jamais que contre mes égaux.

LE COMTE.

Baron, finirez-vous bientôt vos impertinens propos.

LE BARON.

Je les proportionne toujours aux gens avec qui je parle.

LE COMTE.

Revenez au motif de notre entrevue ; vous

prétendez que la Juſtice va me forcer aujourd'hui à vous remettre ma pupille Sophie, parce que vous futes nommé ſon tuteur avant moi.

LE BARON.

Sans doute.

LE COMTE.

En attendant je vais toujours marier mon fils le Chevalier avec Sophie.

LE BARON.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

LE COMTE.

Vous eſpérez peut-être rétablir votre fortune aux dépens des biens de Sophie..... mais vous n'en êtes pas encore-là.

LE BARON.

Un tel ſoupçon prouve bien que l'on juge toujours des autres par ſoi-même.... Prenez-y garde, mon frere, vous le donnez à penſer.

LE CHEVALIER. [*le menaçant.*]

Monſieur le Baron, ſans le reſpect que j'ai pour mon pere, je vous.....

LE BARON [*au Chevalier.*]

Un ſot tel que vous eſt fait pour me répondre avec reſpect, ſi je daignais lui faire l'honneur de l'interroger.

LE COMTE.

Baron, ce ton de hauteur ne convient pas à vo-

tre état actuel : reſſouvenez-vous un peu de votre naufrage.

LE BARON.

Si je le pouvais jamais oublier, vos indignes procédés ne le rappelleraient que trop à ma mémoire.

DORVILLE.

Si Monſieur le Comte ne vous a pas ſoulagé dans votre infortune, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même; car tout le monde rend juſtice à la généroſité de ſon cœur.

LE BARON [*regardant avec mepris le Comte & le Chevalier.*]

Oui, de vils flatteurs tels que vous qui établiſſent leur fortune aux dépens des ſotes idoles qu'ils ont la lâcheté d'encenſer.

LE CHEVALIER.

Monſieur le Baron, ſçavez-vous bien qu'on ſe laſſe quelquefois d'entendre radotter, &.....

LE BARON.

Vas digne fils d'un tel pere, je périrai aujourd'hui, ou tu n'obtiendras pas ma pupille Sophie, dont tu ne chéris que les biens : tu envieras le ſort de ton frere, & je ne déſeſpere pas de te voir ramper un jour à mes pieds.

LE CHEVALIER [*ricannant.*]

Vos menaces me font trembler..... le Baron

reſſemble à Caſſandre, cette dolente fille de Priam: il n'annonce que des malheurs.

LE BARON.

Souviens-toi toujours, que Caſſandre a prédit juſte.

LE COMTE.

Laiſſons-là ce bon homme & allons ſigner ton contrat de mariage avec Sophie : c'eſt la meilleure vengeance que nous puiſſions prendre de lui.

[*Le Comte & le Chevalier ſortent.*]

LE BARON [*arrêtant Dorville.*]

Je vous ferai expirer ſous le bâton, ſi dans une heure au plus tard, le Marquis Dorſimont ne retrouve pas ſon fils.

DORVILLE.

[*Dorville ſort en hauſſant les épaules avec un air de mépris.*]

Oui, oui.

LE BARON [*ſeul.*]

Je ſuis confondu pour eux de la baſſeſſe de pareils caractères.

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je vous cherchais avec impatience, mon cher oncle, pour vous faire part d'une nouvelle, qui ſeule pouvait remettre le calme au fond de mon cœur tagité.

LE BARON.

Et c'eſt.

LE MARQUIS.

Que Derval me fait eſpérer qu'avant la fin du jour je reverrai mon fils, l'objet de mes tendres alarmes!

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE BARON, SOPHIE *accourante avec frayeur.*

SOPHIE.

Ah! daignez me ſauver de la fureur du Comte d'Orſimont. Il m'a voulu forcer de ſigner au contrat de mariage du Chevalier..... Vous ſçavez tous deux, la juſte horreur qu'il m'a inſpirée : enfin ce n'eſt que par le plus grand bonheur du monde, que j'ai pu m'échapper à leurs violentes pourſuites.

LE BARON.

Chere Sophie, raſſurez-vous au ſujet des menaces du Comte Dorſimont : les meſures que j'ai priſes ſont juſtes : dès aujourd'hui vous ſerez miſe ſous ma tutelle, quelque choſe qu'il puiſſe faire, & je vous rendrai maitreſſe de votre ſort : je vous donne ma parole d'honneur que jamais ce mariage-là n'aura lieu.

LE MARQUIS.

Effectivement, ſi ma bonne amie reſſent une repugnance invincible pour le Chevalier mon frere, je ne puis que l'approuver de ne pas vouloir l'épouſer. Vous vous rendriez tous deux malheureux. Le nœud conjugal ne promet qu'une affreuſe amertume, quand il n'eſt pas fondé ſur l'eſtime & l'amour mutuel.

LE BARON.

C'eſt une triſte vérité dont bien d'honnêtes gens ſont tous les jours l'épreuve..... Ah ! Sophie, quel plaiſir pur ne vais-je pas goûter? en vous faiſant oublier par mes prévenances & mes attentions délicates, les chagrins amers que vous avez eſſuyés.

SOPHIE.

J'eſpére, Monſieur le Baron, me rendre digne de vos bontés par ma docilité, & ma parfaite ſoumiſſion à tout ce qu'il vous plaira de me preſcrire..... Mais, à propos, Marquis, votre digne

épouſe

épouſe ſerait-elle par malheur informée de la perte de votre fils.

LE MARQUIS.

Non : mais je crains toujours que par quelque indiſcrétion d'Araminte, elle ne vienne bientôt à le ſçavoir, & j'en mourrais de déſeſpoir.

LE BARON.

Tu as cependant lieu de te flatter de, pouvoir retrouver cet aimable objet de ta tendreſſe paternelle.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai, & ſi mon cher oncle daignait me le permettre, j'irais de ce pas.

LE BARON.

Chez ton ami Derval, n'eſt-il pas vrai ?..... vas, j'y conſens bien volontiers..... & vous, belle Sophie, ſi vous m'en croyez, vous rejoindrez la Marquiſe, c'eſt l'unique moyen d'empêcher que perſonne ne l'informe de ce funeſte événement, qui j'eſpére n'aura cependant pas de ſuites.

SOPHIE.

Mon amitié pour la Marquiſe m'avait déjà donné ce conſeil, que mon cœur n'a pas de peine à ſuivre. Ah ! Marquis, puiſſiez-vous être heureux autant que vous le méritez.

[*Sophie ſort.*]

LE MARQUIS.

[*le Baron lui faisant signe de s'en aller.*]

Pardon, si je vous laisse ainsi.

[*le Marquis sort.*]

LE BARON [*seul.*]

Ah ! parbleu, Monsieur mon frere, vous n'en êtes pas encore où vous prétendez.

SCENE X.

LE BARON, FRONTIN.

FRONTIN.

ENFIN, Monsieur, ma chaloupe est arrivée à bon port, & j'ai le bonheur de vous rejoindre.

LE BARON.

Monse Frontin m'apporte-t-il ce paquet, qu'il y a si long-tems qu'il me fait attendre.

FRONTIN [*lui remettant un paquet cacheté.*]

Oui, Monsieur, le voilà, où je me trompe fort.

LE BARON [*l'ayant examiné.*]

Bon, c'est cela justement..... Ecoute, il te faudra déguiser un peu, crainte qu'on ne te reconnaisse dans le logis du Marquis d'Orsimont mon

neveu : tu remettras ce paquet à Merlin son Valet-de-chambre; sur-tout ressouviens-toi bien de ne lui pas dire ni de qu'elle part il vient, ni ce qu'il contient. Recommande simplement à Merlin d remettre en secret ce paquet à son maître : il y a dedans pour deux cent mille écus en billets au porteur.

FRONTIN.

Suffit, Monsieur, soyez tranquille, vous connaissez mon intelligence & mon zéle.

LE BARON [*lui faisant signe de sortir.*]

A la bonne heure..... Allons, dépêche-toi.

FRONTIN.

Ah ! mon cher maître, permettez de grace que ma corvette aille de conserve avec votre vaisseau, quoiqu'il soit à trois ponts.

LE BARON.

Si je t'entends d'un mot, je veux bien mourir.

FRONTIN.

Rien n'est cependant plus clair.

LE BARON.

En ce cas-là, parle-moi donc obscurement, pour que je puisse te comprendre.

FRONTIN.

Je voulais vous faire entendre que je desire

avoir avec vous un petit entretien ſur une grande affaire. Oui, ſi vous me refuſez cette faveur, c'eſt fait de ma vie.

LE BARON.

Diable, ce ſerait dommage,..... explique-toi hardiment; mais ſur-tout ſois bref, autrement....

FRONTIN.

Vous ſçavez, Monſieur, que j'ai du génie, des mœurs, de l'eſprit & beaucoup de connaiſſance du monde.

LE BARON.

Eh! Boureau, laiſſe-là toutes tes connaiſſances du monde & viens ſimplement au fait.

FRONTIN.

Je baiſſe humblement pavillon devant vous,... oui, vous avez coulé à fond ma pénétration.

LE BARON.

Eh! comment?

FRONTIN.

Le voici..... vous êtes arrivé de votre Gouvernement avec près de vingt millions.

LE BARON.

Après.

FRONTIN.

Et vous paſſez dans toute votre famille pour un homme ruiné par un cruel naufrage.

LE BARON.

Sans doute.

FRONTIN.

Ma foi, Monsieur, je vous avouerai franchement que je ne comprends rien à votre manœuvre.

LE BARON.

Butord que tu es ! tu ne vois pas que j'en agis ainsi, pour éprouver secretement le cœur de mes parens, & verser mes bienfaits sur ceux qui en seront dignes.

FRONTIN.

Vous avez raison, Monsieur, & je m'étais presque douté de votre intention..... mais, à propos, avez-vous dessein de laisser encore longtems votre famille dans cette singuliere erreur.

LE BARON.

Tant qu'il me plaira : au surplus, toi seul est dans ma confidence ici, & sçais ma vraie situation. Si le soin de ta vie t'est cher, garde surtout un profond silence avec qui que ce soit : tu m'entends, je crois.

FRONTIN.

Oh ! oui, Monsieur, rien n'est plus clair.

LE BARON.

Vas au plus vîte t'acquitter de ta commission, crois-moi.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, si vous pouviez couler à fond le Chevalier d'Orsimont, je vous regarderais alors comme le premier Amiral des deux Pôles Archipes & anti-Socratiques.

LE BARON.

Corbleu, finiras-tu bientôt !

FRONTIN.

Je m'embarque à l'instant.

LE BARON.

Et tu feras bien.

FRONTIN.

J'ai peine à vous quitter, Monsieur, car j'avais encore les plus jolies choses du monde à vous dire.

LE BARON [*lui faisant signe de sortir.*]

Avant d'exécuter mes ordres, sur-tout n'oublie pas de te déguiser, pour les raisons que je t'ai dites.

FRONTIN.

Suffit, Monsieur, je vous comprends : c'est-à-dire qu'à l'exemple des corsaires, j'arborerai divers Pavillons pour mieux ruser l'ennemi, & mettre de l'incognito entre Merlin & moi.

(*Frontin sort.*)

SCENE XI.

LE BARON *seul.*

LE BARON.

Apre's ma parente Araminte, je n'ai jamais vu de plus grand bavard que Frontin..... c'eſt d'ailleurs un brave domeſtique, d'une fidélité & d'un zéle étonnant pour mes intérêts.

SCENE XII.

LE BARON, MARTON, MERLIN, *arrivant tous deux avec précipitation.*

MERLIN [*avec volubilité.*]

Monsieur, vous ſçaurez.

MARTON [*idem.*]

Tais-toi, c'eſt à moi de parler la premiere.

MERLIN & MARTON.

Monſieur, c'eſt moi qui ai découvert à force de peines & de ſoins.....

MERLIN.

Oui, Monſieur, c'eſt moi qui.....

MARTON.

Tu en as menti.

MERLIN.

Grand merci; mais conviens du moins que ſans moi.....

MARTON.

Je ne conviens de rien, & je m'en rapporte à Monſieur le Baron.

MERLIN.

Et moi auſſi, très-volontiers.... Oui, Monſieur, jugez-nous s'il vous plaît.

MARTON.

Veux-tu gager que Monſieur me donnera gain de cauſe.

MERLIN.

Que Monſieur décide ſeulement, & tu verras s'il ne te condamne pas.

LE BARON [*ſouriant.*]

Ah ! vous avez tous deux raiſon..... ah ! ç'a, de quoi eſt-il queſtion.

MARTON & MERLIN.

D'une découverte importante que j'ai faite.

MERLIN.

Oui, en vérité, nous ſerions bien avancés avec ta découverte ſans mon heureux génie : n'eſt-il pas vrai, Monſieur ?

LE BARON.

Ma foi, je n'en ſçais rien.

MARTON.

Tu vois bien, Monſieur t'a déjà condamné.

MERLIN.

Quand Monſieur ſçaura.....

MARTON.

C'eſt moi qui ai découvert la premiere que le fils unique du Marquis d'Orſimont était caché chez ce monſtre de Dorville.

LE BARON.

Hélas ! c'eſt ce que j'avais toujours craint.

MERLIN.

Raſſurez-vous, Monſieur, il eſt actuellement entre les mains de Monſieur le Comte d'Orſimont : & je viens de faire part de cette heureuſe découverte à mon maître & à Madame la Marquiſe.

la Marquiſe abſorbée dans une profonde rêverie, paraît dans l'enfoncement du théâtre.

LE BARON [*la remarquant.*]

Son ame paraît vivement occupée de quelque important projet : reſpectons ſes ſecrets tels qu'ils puiſſent être....., ſuivez-moi.

[*le Baron, Marton & Merlin ſortent.*]

SCENE XIII.

LA MARQUISE *seule.*

LA MARQUISE.

J'ATTENDS ici le Comte d'Orſimont ſous un nom ſuppoſé ; je l'ai fait prier de m'accorder une entrevue ſecrete, & il y a conſenti..... ô Ciel !..... tu m'es témoin que mon intention eſt pure..... mais je me ſens agitée par de funeſtes preſſentimens.... Je tremble d'effroi..... rentrons, mais non..... il n'eſt plus tems ; l'inſtant fatal approche qui va décider de mon ſort..... Ah ! malheureuſe ! tu n'as pas oſé confier ce projet ambitieux au plus digne des époux..... J'entends du bruit, mon trouble augmente, & juſqu'au moindre eſpoir favorable s'éclipſe de mon cœur.

SCENE XIV. & derniere.

LE COMTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

AH ! Monſieur, vous juſtifierez ſans doute la généreuſe confiance que j'ai dans la grandeur de votre ame. Au nom de la tendre humanité, daignez ouvrir affectueuſement votre cœur en faveur d'une infortunée, qui peut-être n'eſt pas tout-à-fait indigne de vos bontés.

LE COMTE [*la contemplant.*]

Madame, avec une figure si noble & si intéressante, il paraît comme impossible que vous ayez à vous plaindre du sort.

LA MARQUISE.

Hélas!

LE COMTE.

Oui, plus je vous contemple, plus vous devenez chere à mon cœur. Une voix secrete & impérieuse parle à mon ame; achevez d'y regner en me faisant le récit de vos malheurs, j'y prends d'avance le plus vif intérêt..... Ah! Madame, daignez satisfaire à mon impatience, expliquez-vous sans nulle crainte.

LA MARQUISE.

Jamais femme n'eut plus besoin que moi, de trouver dans vous une aussi flatteuse prévention en ma faveur..... Vous exigez le récit de mes infortunes.... j'obéis, mais je vous prie d'excuser l'agitation où vous me voyez: je ne sçais par où commencer.

LE COMTE [*à part.*]

Que son trouble a de charmes! & que ses pleurs ont de puissance sur mon cœur!... [*haut*] de grace! daignez vous expliquer.

LA MARQUISE [*lui faisant une inclination respectueuse, pour marquer qu'elle y consent.*]

Unie avec le plus digne des époux, hélas! je passerais des jours les plus fortunés, sans la haine d'une personne que nous ne pouvons nous empêcher de respecter malgré son injustice : nous n'en voulons qu'à son cœur : c'est le seul trésor dont nous sommes sincerement ambitieux de jouir? que n'avons-nous pas employé pour y parvenir?.... Larmes, prieres, instances, & les plus tendres supplications : tout a été inutile ; il ne cesse de nous accabler des traits de sa vengeance & de son implacable animosité, tandis que nous le portons toujours tendrement au fond de nos cœurs.

LE COMTE.

Que le Ciel confonde cet homme abominable!

LA MARQUISE.

Que le Ciel daigne le bénir! oui, Monsieur, ce sont les seuls vœux que nous formons pour lui.

LE COMTE.

Sans doute qu'il ignore votre noble façon de penser, Madame?

LA MARQUISE.

Hélas! il ne la sçait que de ce moment.

LE COMTE.

Mais, pourquoi avoir tardé à lui faire lire dans le fond d'une aussi belle ame?

LA MARQUISE.

La crainte de l'irriter encore en m'offrant à ſa vue, m'en a ſeule empêché.

LE COMTE.

Ma chere Dame, puis-je vous demander ſans indiſcrétion, quel ſi grand intérêt vous prenez à obtenir l'amitié d'un homme, dont la haine me paraît invincible.

LA MARQUISE [*le regardant tendrement.*]

Ah ! c'eſt un pere que je reclame.

LE COMTE [*à part.*]

L'excès de ſa douleur l'égare dans ce moment.

LA MARQUISE [*embraſſant ſes genoux.*]

Oui, j'oſe vous le demander à vous-même, ce pere que j'adore ; daignez ! je vous en conjure, accorder cette grace à votre fille : elle en attend toute ſa félicité & ſa gloire.

LE COMTE [*la voulant faire relever.*]

Madame, reprenez vos ſens, vous vous abuſez.... Hélas, le Comte d'Orſimont n'eſt pas aſſez fortuné pour avoir une fille telle que vous !..... relevez-vous, je vous en ſupplie.

LA MARQUISE.

Ah ! mon pere ! daignez reconnaître à cette

humiliation la déplorable épouſe d'un fils qui vous fut ſi cher autrefois.

LE COMTE [*ſe reculant d'elle avec indignation.*]

Quoi ! [*à part*] mon lâche cœur m'a trahi au point de me parler en la faveur de la fille du Duc Doſſonville, mon plus cruel ennemi !..... Malgré tout, je crains encore de ſuccomber..... fuyons.

[*le Comte ſort.*]

LA MARQUISE [*ſe relevant.*]

O Ciel ! toi ſeul eſt mon unique eſpoir !

[*elle ſort.*]

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MERLIN *seul, habillé en uniforme.*

MERLIN.

Mon maître vient de me faire préſent de cet habit, & j'aurais preſque envie d'aller en bonne fortune avec cet uniforme de Colonel : il m'inſpire une certaine intrépidité, dont je ne me ſerais pas cru ſuſceptible.....[*ſe regardant dans une glace*]

[*Frontin paraît dans l'enfoncement du théâtre.*]

ma foi, Monſieur Merlin, vous avez l'air martial, & je vous en fais compliment[*appercevant Frontin*] que me [*à part*] veut ce manteau : ce viſage là m'eſt inconnu.

SCENE II.

MERLIN, FRONTIN *couvert d'un manteau.*

FRONTIN [*à part.*]

C'est Merlin, il vient tout à l'heure de se nommer lui-même, amusons-nous un peu à ses dépens.. ...[*haut*] Pardon, mon Colonel, si j'ose ainsi vous interrompre.

MERLIN [*avec dignité.*]

A qui en veux-tu l'ami ?

FRONTIN.

A un nommé Merlin.

MERLIN.

Merlin !..... c'est un de mes gens, & même celui qui m'est le plus nécessaire.

FRONTIN.

Monsieur le Marquis a trop de bontés : car j'ai oui dire que ce Merlin est un assez mauvais sujet.

MERLIN.

J'ai de bonnes raisons pour penser différemment..... mais quel est ce paquet ? est-ce à moi qu'il s'adresse?

FRONTIN

FRONTIN [*lui remettant le paquet de lettres.*]
Oui, Monſeigneur.

MERLIN [*regardant le deſſus.*]
Eh ! de qu'elle part ?

FRONTIN.
Je n'en ſçais rien.

MERLIN.
Qui te l'a remis ?

FRONTIN.
Un inconnu.

MERLIN.
Maraud !

FRONTIN.
Monſieur le Marquis, je vous jure que je ne puis m'expliquer plus clairement.

MERLIN.
A qui appartiens-tu ?

FRONTIN.
A moi-même.

MERLIN.
Par ma foi, tu as là un ſot maitre !

FRONTIN.
Oui, ſi j'étais à votre ſervice.

(*Frontin ſort.*)

MERLIN (*ſeul.*)
Je crois que ce drôle-là veut me railler ..... Allons promptement quitter tout cet attirail, crainte de quelque événement.

SCENE III.

MERLIN, DALESBICRAK.

DALESBICRAK (*le retenant.*)

De grace ! un mot, Monsieur, s'il bous pélait.

MERLIN.

Ah ! Monsieur, quatre si vous voulez.

DALESBICRAK.

Sçavez-bous que je cherche le Marquis Dorsimont, Colonel.

MERLIN.

Cela se peut.

DALESBICRAK.

Sandis ! le connaissez-bous.

MERLIN.

Beaucoup.

DALESBICRAK.

A-t-il du cur ?

MERLIN.

Oseriez-vous en douter..... (*à part.*) Eh ! quel diable d'homme avec ses questions impertinentes.

DALESBICRAK *renfonçant son chapeau, & marchant d'un air de matamore.*

En tout cas, je biens lui en demander la preu-

be..... Ventrebioux ! Monſieur l'Uniformiſte : ne ſeriez-bous pas par haſard le Colonel Dorſimont?

MERLIN.

Que lui voulez-vous ?

DALESBICRAK.

Le ſupplier de m'accorder une vagatelle.

MERLIN.

Et c'eſt ?

DALESBICRAK.

De nous couper un peu la gorge enſemble.

MERLIN.

A quel propos, s'il vous plaît ?

DALESBICRAK.

L'on m'a aſſuré que ce Colonel avait mal parlé de ma baleure : elle eſt cependant auſſi connue que ma nobeleſſe.

MERLIN.

Eſt-ce que vous êtes Gentilhomme ?

DALESBICRAK.

Bien avant le déluge..... mais laiſſons-là toutes ces balibernes, & finiſſons d'un ſeul mot : êtes-bous le Marquis d'Orſimont, oui ou non?

MERLIN (*à part.*)

Cet homme-là menace la vie de mon cher maître ; riſquons la mienne pour lui, il n'y a pas à balancer.

DALESBICRAK (*tirant l'épée.*)

He doncque Colonel ! bous faites le plongeon.

MERLIN (*tirant l'épée.*)

Défendez-vous ſeulement ſi vous pouvez.

(*Merlin le faiſant reculer.*)

DALESBICRAK (*à part.*)

Jarenibioux ! je crois qu'il a du cur.

SCENE IV.

LE MARQUIS, DALESBICRAK, MERLIN.

(*Ils remettent tous deux leurs épées dans le foureau.*)

LE MARQUIS.

Qui oſe faire ici un pareil bruit ? c'eſt toi Merlin : quoi ! l'épée à la main contre Monſieur..... en vérité je ne conçois rien à tout ceci.

DALESBICRAK.

Sandis ! eſt-ce que cet homme-là n'eſt pas le Marquis d'Orſimont.

LE MARQUIS.

Non, Monſieur, c'eſt moi-même.

DALESBICRAK.

Ah ! cap de bious, je ſuis pétrifié ! annihilé.....

me boilà dégradé de nobeleſſe : ce velitre bous eſſepliquera le ſujet qui m'ameine : je rebiens dans dix minutes chercher moi-même botre réponſe. Adoucias. (*Daleſcrak. ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, MERLIN.

LE MARQUIS.

A qui en veut donc cet extravagant : je ne l'ai jamais vu de ma vie ?

MERLIN.

Monſieur, il prétend que vous avez tenu des propos injurieux à ſon honneur ; & ſans me laiſſer le tems de le détromper, il m'a demandé bruſquement en tirant l'épée contre moi, ſi j'étais le Colonel d'Orſimont.

LE MARQUIS.

Sans doute que tu l'as bien vîte tiré d'erreur ; ou du moins tu le devais.

MERLIN.

Ma foi, Monſieur, voyant qu'il n'en voulait pas moins qu'à vos jours, je lui ai aſſuré fermément que j'étais le Colonel d'Orſimont : ſans votre arrivée imprévue, j'oſe me flatter que je l'aurais bientôt mis hors d'état d'en aller chercher la preuve autre part.

LE MARQUIS.

Quelle imprudence !..... il fallait ſimplement m'avertir : Merlin, ſois perſuadé que d'un mot je lui euſſe fait entendre raiſon.

MERLIN.

Faire entendre raiſon à un homme qui a envie de ſe battre, & ſur-tout à un Gaſcon : ah ! Monſieur, c'eſt une choſe impoſſible.

LE MARQUIS.

Enfin tu n'en as pas moins tort d'avoir ainſi riſqué tes jours auſſi mal-à-propos.

MERLIN.

Mes réflexions ont été bientôt faites..... (*d'un ton pathétique.*) Ma reſpectueuſe amitié m'a fait entrevoir quelque péril pour les jours de mon cher maître, de la part de ce furieux J'ai conclu de là que ma vie n'était rien, quand il s'agiſſait de conſerver la vôtre: cette idée que vos bienfaits avaient gravée depuis long-tems dans mon cœur, m'a rendu intrépide, & j'ai fait pour vous, ce que ſûrement je n'aurais pas eu le courage de faire pour moi-même.

(*Merlin ſe jettant aux genoux du Marquis.*)

LE MARQUIS [*pénétré.*]

Ah ! mon enfant ! tu me prouves (*le faiſant relever.*) que la plus ſublime vertu eſt de tous les

états..... mais, comment te recompenſer dignement d'auſſi nobles ſentimens ?

MERLIN.

Je le ſuis déjà bien au-delà de mes deſirs..... vous vivez, mon cher maître.

LE MARQUIS.

Vas, ce ne ſera que pour t'aſſurer un ſort tel que tu le mérites.

MERPIN (*s'inclinant reſpectueuſement.*)

Ah! Monſieur..... [*tirant le paquet que Frontin lui a remis*] pardon, ſi je n'ai pas penſé plutôt à vous remettre un paquet qu'un inconnu vient de me donner pour vous, ſans vouloir cependant me dire, malgré toutes mes inſtances, de quelle part il vous vient.

LE MARQUIS (*prenant le paquet.*)

Donne, mon cher, & laiſſe-moi ſeul un inſtant, je te prie.

MERLIN (*à part.*)

Le proverbe eſt bien vrai ; tel maître, tel valet.

[*Merlin ſort.*]

SCENE VI.

LE MARQUIS, LE BARON *reſtant dans l'enfoncement du théâtre juſqu'à ces mots :* de mes bienfaits.

LE MARQUIS [*ſans appercevoir le Baron, lit tout bas l'adreſſe du paquet.*]

C'EST bien à moi que ce paquet s'adreſſe : voyons ce qu'il contient.

[*il l'ouvre & lit tout haut.*]

MARQUIS,

» Vous ne devez pas ignorer plus long-tems » que le Duc d'Eperville, votre oncle maternel, » m'avait remis en dépôt une ſomme de deux cens » mille écus qu'il vous deſtinait ſecretement pour » de puiſſantes raiſons. Après ſon décès, des » malheurs inouis, autant qu'imprévus, ayant » abſolument dérangé ma fortune, m'ont con- » traint d'abuſer indignement de la confiance dont » il m'avait honoré ; la vive horreur que j'en ai » conçue depuis, jointe à mes juſtes remords, » m'ont enfin déterminé à vous rendre ce qui vous » eſt dû ſi légitimément. Toute la grace, Mon- » ſieur, que j'oſe encore exiger de vos bontés, » eſt de ne faire aucune démarche pour ſçavoir

» qui je ſuis. Je joins à la préſente vos deux cens » mille écus, en billets au porteur.

LE MARQUIS [*ayant examiné les billets.*]

O Ciel ! je te rends grace d'une faveur auſſi ineſpérée..... Ah ! que les biens ſont vraiment dignes de notre eſtime, puiſque par leur moyen on en peut ſoulager les infortunés..... Que ne ſuis-je aſſez riche, pour faire que dans tout l'Univers, il n'y ait pas un ſeul homme qui ait lieu de ſe plaindre de ſon ſort. Ah ! quel plaiſir n'aurai-je pas ; en rempliſſant les devoirs ſacrés de la tendre humanité, à combler tous mes freres de mes bienfaits.

LE BARON [*attendri.*]

Que je t'embraſſe ! ô mon fils, mon reſpectable ami !

LE MARQUIS.

Quoi ! mon cher oncle, vous me ſurprenez ainſi.

LE BARON.

Tu ne riſques jamais de l'être..... Au ſurplus, je t'avouerai de bonne foi que je n'y penſais nullement : je te cherchais ſimplement pour te prévenir que la Marquiſe deſirait te parler. Tu ſçais que grace à nos bons ſoins, toutes ſes alarmes au ſujet de ton fils ſont enfin diſſipées.

LE MARQUIS.

Il eſt entre les mains de mon pere : & ce ſerait

offenſer ſon honneur, que de marquer d'après cela, la moindre crainte ſur ſon ſort.

LE BARON.

Tu as raiſon..... Ah ! ç'a, actuellement il ne s'agit plus que de guérir tes ſcrupules au ſujet des deux cens mille écus que tu viens de recevoir d'une façon auſſi imprévue ; car je ſçais déjà la noble deſtination que tu en as faite.

LE MARQUIS.

Vos lumieres ſupérieures vous aſſurent de ma juſte confiance ; ainſi votre déciſion, telle qu'elle puiſſe être, fera ma loi : prononcez, mon cher oncle.

LE BARON.

Sans entrer dans d'autre détail, il te ſuffit que je te donne ma parole d'honneur, que tout ce que contient le paquet, t'appartient bien légitimément : j'en ſçais là-deſſus bien plus que toi.

LE MARQUIS.

J'eſpére que vous ne vous offenſerez pas ſi j'oſe vous.....

LE BARON.

Arrête ! je ne t'entends que trop : je te défends de t'expliquer davantage. J'ai ton amitié, elle ſeule ſuffit pour me rendre heureux : ne me réplique pas, je te prie.

LE MARQUIS.

J'obéis à regret.

LE BARON.

Vas, mon cher, vas rejoindre ma niéce.... un intérêt preſſent me force à reſter ici encore quelque tems : vous êtes ſûrs tous deux de m'y retrouver.

LE MARQUIS.

Je vous laiſſe puiſque vous me l'ordonnez..... [*à part*] Que mon ſort eſt digne d'envie ! ah ! que d'infortunés vont tenir de moi une partie de leur bonheur. [*le Marquis ſort.*]

LE BARON [*ſeul.*]

L'on m'a prévenu que Dorville tramait quelque complot contre mon neveu. Les voici juſtement : tâchons de les pénétrer s'il ſe peut.

[*Le Comte d'Orſimont & Dorville paraiſſent.*]

[*Le Baron ſe retire quelques pas derriere eux.*]

SCENE IX.

LE BARON, LE COMTE D'ORSIMONT, DORVILLE *ſans s'appercevoir du Baron.*

LE COMTE.

Revenons à notre entretien de tantôt, mon cher & unique ami.

LE BARON [*à part.*]

Un tel coquin pour ami !

DORVILLE.

Monſieur le Comte, je ne mérite pas un tel nom.

LE COMTE.

Si fait..... je vous regarde comme mon vrai ami, & en cette qualité, je vous avoue franchement que j'ai bien de la peine à croire une action auſſi atroce de la part du Baron d'Erminie, mon frere.

DORVILLE.

Hé ! quoi ! Monſieur le Comte, faut-il encor vous répéter cent fois qu'étant à réfléchir tout ſeul à votre ſujet, j'ai vu venir le Baron d'Erminie & la Marquiſe d'Orſimont: qu'il l'a ſollicitée avec tant d'inſtance de vous demander une entrevue ſecrete, qu'elle y a conſenti. Après avoir tenu mille propos injurieux contre vous, ils ſont convenus, que ſi vous vous laiſſiez attendrir quand la Marquiſe vous aurait appris qui elle eſt, le Baron paraîtrait alors, & vous traitant avec indignité, vous déclarerait que votre haine ou votre amitié lui ſont indifférens, ainſi qu'au Marquis votre fils, qui regarde comme un opprobre de vous avoir eu pour pere.

LE BARON (*à part.*)

Ah ! l'abominable homme.

DORVILLE.

Vous avez bien raiſon de le nommer ainſi.

LE COMTE (*ſortant de ſa rêverie.*)

Je vois bien qu'il me faut adopter votre projet dans tous ſes points..... J'avais cru cependant reconnaître dans les larmes & la naïve douleur de la Marquiſe, un certain caractère de vérité, où l'art ne peut jamais atteindre.

DORVILLE.

Mon cher Comte, penſez plutôt à l'excès d'humiliations où vous auriez été réduit, ſi vous aviez eu la faibleſſe de vous laiſſer attendrir par la Marquiſe, qui n'a ſi bien joué ſon rôle, que dans l'eſpoir de ſe moquer impudamment de votre crédulité.

LE COMTE.

Ç'en eſt trop, oui, j'exécuterai tout ce que vous avez projetté, &..... quoi ! vous avez l'audace de venir nous ſurprendre ainſi. [*au Baron qu'il apperçoit à l'inſtant.*)

LE BARON [*ménaçant Dorville de ſa canne.*]

Impudent & vil calomniateur ! je ne ſçais à quoi il tient que je ne te corrige à l'inſtant de la ma-

niere qui convient à tes pareils..... Sors ! ou je ne réponds plus de moi..... Et vous, mon frere, vous devriez mourir de honte, d'avoir donné toute votre confiance à la plus exécrable créature de l'Univers.

LE COMTE. (*faisant signe à Dorville de le suivre.*)

Cedons la place à ce furieux, c'est le parti le plus prudent. [*le Comte & Dorville sortent.*]

SCENE VIII.

LE BARON *seul.*

LE BARON.

Plus je réfléchis, & moins je conçois comment ce monstre peut pousser la scélératesse jusqu'à ce degré..... Mais, quel peut être l'abominable projet de l'infâme Dorville?.. Menacerait-il mon neveu ou ma niece? Ils se sont expliqués avec tant de précaution, que je n'ai pu pénétrer cet horrible mystère..... Affreuse incertitude ! que tu déchires cruellement mon cœur !.... Quand est-ce que le destin se lassera de persécuter ces deux infortunés?..... Courons leur faire part de mes soupçons, & tâchons par notre prudence, de leur éviter du moins de nouveaux malheurs.

SCENE IX.

LE BARON, ARAMINTE, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

ARAMINTE.

Votre ſervante, Monſieur le Baron..... vous le voyez, c'eſt le zéle pour leurs intérêts qui me ramene ici.

LE BARON [*ſaluant Araminte.*]

Mes chers enfans, vous ne pouviez arriver plus à propos ; car j'allais vous rejoindre pour vous faire part.....

ARAMINTE.

Avec votre permiſſion, mon très-cher, ce que j'ai à vous apprendre, eſt bien plus intéreſſant.

LE BARON.

Corbleu ! il me ſemble....

ARAMINTE.

La complaiſance dûe à mon ſexe, exige que vous m'écoutiez : n'eſt-ce pas ce que vous vouliez dire?

LE MARQUIS.

Pardon, Madame, mais tout nous engage à écouter de préférence, notre cher oncle.

LA MARQUISE.

Le reſpect, & le devoir, ſont à ce ſujet d'accord avec notre inclination.

ARAMINTE.

Il eſt bien queſtion ici de reſpect & d'inclination, quand j'ai à vous faire part d'une confidence que m'a faite le Comte d'Orſimont.

LA MARQUISE.

Il vous a peut-être recommandé le ſecret.

ARAMINTE.

Sans doute.

LE BARON.

Hé! bien, gardez-le donc..... nous ne voulons pas abuſer de votre indiſcrétion naturelle.... Mes enfans, vous ſçaurez donc enfin.....

ARAMINTE.

Que le Comte d'Orſimont, touché de votre rare conſtance, a réſolu..... je ne puis m'expliquer davantage, à moins que vous ne m'en priez bien fort

LE MARQUIS.

Le Ciel nous en préſerve, reſpectons les ſecrets de mon pere.

LE

LE BARON.

Il s'entretenait tout-à-l'heure avec Dorville d'un projet que je n'ai pu pénétrer, mais qui ne m'en alarme pas moins pour vous.

ARAMINTE [*avec volubilité.*]

Oh ! je ſçais tout le myſtère : raſſurez-vous, mes bons amis ; car réellement l'intention de votre pere..... Ah ! ſi je pouvais parler..... Mais, à propos, Marquis, je vous fais compliment : l'on m'aſſure que vous venez de recevoir deux cens mille écus d'un certain oncle qui a eu la bonté de mourir..... Oui, j'ai fort connu le Duc d'Eperville ; c'était un galant homme, un peu bruſque, & fantaſque..... Au ſurplus, je ſuis fort riche, comme vous le ſçavez.... hé bien, croiriez-vous que je vais épouſer aujourd'hui un homme à qui je ferai la fortune : la choſe eſt décidée : d'ailleurs il le mérite à tous égards..... Si le projet du Comte d'Orſimont eſt tel qu'il me l'a fait concevoir, nous ſerons tous contens : d'ailleurs il ne faut pas anticiper ſur les événemens : Monſieur le Baron, il y a quelqu'un de nous quatre, qui ſera ſurpris bien agréablement : vous voudriez bien que je m'explique plus clairement, mais il faut être diſcrete..... la prudence exige certaines réſerves, même avec ſes meilleurs amis, &.....

SCENE X.

LA MARQUISE, ARAMINTE, LE BARON, LE MARQUIS, MERLIN.

MERLIN.

A PEINE je reſpire! tant j'ai de hâte à venir vous annoncer une charmante nouvelle, qui va tous vous combler de plaiſir.

LE BARON.

Et c'eſt.....

ARAMINTE.

Baron! laiſſez-lui le tems de reſpirer : vous avez toujours une démangaiſon de parler, qui eſt inconcevable..... Allons, Merlin, explique-toi, mais ſur-tout, ſois bref, car je n'aime pas les digreſſions.

MERLIN.

Dorville demande avec inſtance un entretien ſecret avec Madame la Marquiſe.

LE BARON.

Quoi! ce monſtre oſerait.

LA MARQUISE.

Effectivement, j'ai peine à concevoir cet excès de témérité.

LE MARQUIS [*à sa femme.*]

Ma chere amie, avant que de décider, il faudrait sçavoir quel est le motif secret d'une pareille entrevue.

ARAMINTE.

Rien n'est mieux dit.

MERLIN.

Monsieur Dorville m'a assuré que c'est de la part même de Monsieur le Comte d'Orsimont qu'il a à parler à Madame : il m'a mis au fait de tout..... En vérité, j'en suis si enchanté, que je n'ai pas la force d'en dire davantage.

LE BARON.

Finiras-tu bientôt, avec ton enchantement ?

ARAMINTE.

Un peu de douceur, mon cher Baron, vous épouvantez ce pauvre garçon, tandis qu'il n'a besoin que d'être rassuré.

LA MARQUISE.

Allons ! bon courage, Merlin.

LE MARQUIS.

Mets-nous tous au fait, mon pauvre enfant.

MERLIN.

Oui, mon cher maître..... que la joie regne à

jamais dans votre noble cœur. D'après les explications que Dorville doit avoir avec Madame, si elle consent d'avoir une entrevue avec Monsieur le Comte, pour prix de sa complaisance, il promet de ratifier votre mariage, & de casser votre exhérédation.

ARAMINTE.

Il n'y a pas à balancer un instant, ma chere; il faut voir Dorville & telles conditions qu'il puisse vous proposer, consentez à vous remettre à la discrétion du Comte : c'est le seul moyen de vous rendre tous deux heureux.

LE BARON.

Je pense bien différemment : oui, je suis sûr, d'après ce que j'ai entendu de leur projet, que cette manœuvre cache quelque noirceur, dont ma chere niece serait la victime.

LA MARQUISE.

Ah ! mon oncle, qu'osez-vous penser ?

LE MARQUIS.

Plutôt mourir, que de soupçonner jamais mon pere de la moindre perfidie.

ARAMINTE.

Sans doute, pour moi, je persiste toujours dans mon premier avis.

MERLIN [*à part.*]

Elle a raiſon.

LA MARQUISE [*à ſon époux.*]

Mon cher, c'eſt à vous à prononcer ſur ce que je dois faire.... décidez.

LE MARQUIS.

Il n'y a point à héſiter : quand mon pere commande, c'eſt à nous d'obéir..... Allez, chere épouſe, allez trouver Dorville : il eſt annoncé d'une part trop reſpectable, pour lui pouvoir rien refuſer.

LE BARON [*au Marquis.*]

Ta prudence ordinaire eſt en défaut, je t'en avertis.

LA MARQUISE.

Pardon ! cher oncle ! ſi je vous laiſſe : mais je ne puis m'empêcher de ſuivre les avis d'un auſſi digne époux.

ARAMINTE.

Je vous ſuis, Marquiſe, auſſi-bien j'ai quelque choſe d'important à vous communiquer.

[*Le Marquis fait ſigne à Merlin de ſortir.*] [*La Marquiſe & Araminte ſortent.*]

MERLIN [*à part.*]

Oh ! parbleu, je ſçavais bien moi que je l'emporterais. [*Merlin ſort.*]

SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Je crains, mon cher ami, que tu n'aie décidé un peu trop légerement : tu as l'imprudence de juger ſouvent d'autrui par ton propre cœur.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, mon oncle, je n'ignore pas que Dorville eſt capable des plus affreux excès, mais, d'un autre côté, je ne puis m'imaginer que mon pere ſe livre aveuglement à tous ſes abominables conſeils, au point de ſe dégrader ainſi lui-même : vous me méſeſtimeriez ſi j'oſais l'en ſoupçonner.

LE BARON.

Je te le répéte encor : tu es dans une erreur qui pourrait te couter cher, j'ai de juſtes raiſons qui autoriſent ici mes ſoupçons & mes preſſentimens. Oui, mon frere eſt capable de tout, étant guidé par les conſeils du monſtre de Dorville : je ne fais plus de différence entr'eux deux.

LE MARQUIS.

Le reſpect que je dois à mon pere, me défend d'en concevoir même le plus léger ſoupçon.

LE BARON.

Moi qui n'ai pas les mêmes raiſons, je t'avertis que je ne conſentirai jamais à cette entrevue ſecrete de ma chere niece avec ton pere, qu'à une condition que dicte la prudence.

LE MARQUIS.

Hé! quelle eſt-elle, je vous prie?

LE BARON.

C'eſt qu'à tout événement, tu ne t'éloigne pas de la Marquiſe, tant qu'elle ſera avec mon frere: j'y veillerai auſſi de mon côté, tu peux bien y compter.

LE MARQUIS.

Mais, avec votre permiſſion, il me ſemble que de pareilles précautions ſont tout-à-fait injurieuſes à l'honneur d'un pere, que je ne ceſſerai jamais de reſpecter.

LE BARON.

Conviens du moins que s'il y a quelque embuche ſecrete, nous ſerons ainſi à portée d'en prévenir le coup.

LE MARQUIS.

Il eſt vrai..... mais.....

LE BARON.

Si tu ne me donne pas à l'inſtant ta parole.

d'honneur d'exécuter ce que j'exige de toi, j'obſederai ſi bien ma niece, que je l'empêcherai d'avoir une entrevue ſecrete avec mon frere..... mon parti eſt pris : voilà mon dernier mot : décide-toi promptement.

LE MARQUIS.

J'y conſens, puiſque vous le voulez abſolument, mon cher oncle, mais je vous proteſte que c'eſt par pure obéiſſance à vos ordres.

LE BARON.

A la bonne heure..... me voiià actuellement tranquille ſur tout ce qui pourrait arriver. Rentrons, auſſi-bien je crois appercevoir la bavarde Araminte. [*Araminte paraît dans l'enfoncement du théâtre.*]

[*Le Baron & le Marquis ſortent.*]

SCENE XII.

ARAMINTE, DALESBICRAK.

faiſant quelques pas vers le Baron

n'entrant qu'à ces mots, il ne m'entend pas.

ARAMINTE [*élevant la voix.*]

ECOUTEZ donc mon cher Baron ! ah ! il ne m'entend pas.

DALESBICRAK.

Pardon, ecelente Dame, ſi je bous avorde ainſi, ſans aboir l'honure de bous connaître.

ARAMINTE [*à part.*]

Quelle originale figure!..... [*haut.*] à qui en voulez-vous?

DALESBICRAK.

Je benais pour parler à Monſieur le.....

ARAMINTE [*avec volubilité.*]

Baron d'Erminie, ſans doute, ſçavez-vous bien que c'eſt un fort aimable Seigneur, qui m'aimait beaucoup, lorſqu'il partit pour ſon Gouvernement. Il eſt vrai qu'il a eu le malheur d'être ruiné par un naufrage, mais je n'en veux pas moins lui offrir de partager la fortune brillante dont je jouis: je ſuis faite pour les grands ſentimens; j'aurais mérité d'être née Romaine,&.....

DALESBICRAK.

Madame, je.....

ARAMINTE [*idem.*]

Hem! Monſieur de la Garonne, que penſez-vous de la nobleſſe de mes procédés envers le Baron?..... A propos, quel âge avez-vous? Q..

eſt votre nom ? J'aime beaucoup les Gaſcons, je n'en ai jamais vu qu'ils ne m'ayent fait rire : y a-t-il beaucoup de nobleſſe dans votre pays ? Le Sexe y eſt-il ſéduiſant ? Etes-vous marié ? La petite eſt-elle jolie ? Ah ! dame, répondez donc ? j'aimerais autant parler à un ſourd. On ne finit rien avec vous, & réellement vous m'excédez.... Je crois que je vous ai donné ſuffiſamment de tems pour vous expliquer.

DALESBICRAK.

Je biens pour.....

ARAMINTE.

Avec tous vos verbiages, vous êtes cauſe que j'ai perdu de vue le Baron d'Erminie, à qui j'ai eſſentiellement à parler. Vous avez bien mal pris votre tems, Monſieur le Cadedis..... A propos, oui, il me faut rejoindre le Baron chez le Marquis d'Orſimont.

DALESBICRAK.

Juſtement c'eſt la perſonne.

ARAMINTE.

Non, toute réflexion faite, il vaut mieux que j'aille chez mon Notaire, pour conſulter un peu enſemble ſur la maniere dont je dois m'y prendre.

DALESBICRAK.

Je bous le conſeille, Madame. (*à part.*) Fuyons cé déluge dé paroles, je réprenderai mieux mon tems. [*Dalesbicrak ſort.*]

ARAMINTE [*seule.*]

Dans le fond, je ne suis pas tout-à-fait sûre que le Baron m'aime toujours ; ainsi, suivons mon idée, c'est le parti le plus prudent.

SCENE XIII.

ARAMINTE, LA MARQUISE.

ARAMINTE [*s'en allant.*]

Ne craignez rien, ma chere, vous pouvez vous en rapporter à ce que je vous ai dit.

[*Araminte sort.*]

LA MARQUISE [*seule.*]

Reprends tes sens, infortunée Marquise ! & chasse, s'il se peut, de ton esprit les noirs pressentimens qui l'agitent..... Hélas ! les soupçons du Baron d'Erminie viennent avec acharnement troubler la douce sérénité de mon ame..... prétendrait-on par quelque noire perfidie, employer la force pour me séparer d'un vertueux époux ! qui fait seul tout mon bonheur & ma gloire?... Non, non : plutôt mille fois mourir ! que de consentir jamais à une pareille lâcheté..... Je m'alarme peut-être mal-à-propos..... Oui..... un nouvel espoir commence à me luire.

SCENE XIV.

LA MARQUISE, LE COMTE, DORVILLE.

LA MARQUISE [*à part.*]

Que vois-je ! l'infâme Dorville..... ô Ciel ! je suis perdue.

LE COMTE.

Vous voilà, enfin, Madame, vous sçavez [si vous vous rendez justice] quel traitement vous devez attendre de ma part : vous allez être pour jamais séparée du monstre qui a eu l'audace de vous engager sa foi malgré mon consentement.... Vous cherchez en vain à fuir : l'instant de la vengeance est arrivé : suis-moi, sans oser répliquer. Ne me forcez pas d'employer la violence pour vous faire respecter mes ordres.

LA MARQUISE [*à Dorville.*]

Infâme scélérat ! la voilà donc cette tendresse paternelle, dont je devais ressentir les précieuses impressions..... [*au Comte*] Et vous, Monsieur, à qui une illustre naissance devrait du moins prêter des sentimens bien différens de ceux que la bassesse inspire à ce misérable, ne devriez-vous pas rougir, d'avoir employé une ruse abominable pour outrager une personne qui vous estimait as-

ſez pour vous croire incapable d'une vile action.... En me raviſſant à mon légitime époux, vous plongez du même coup un poignard dans le ſein d'un fils, qui n'a répondu à vos imprécations, qu'en implorant pour vous toutes les faveurs du Ciel. Si vous aimer malgré vous, eſt un crime à vos yeux, je me fais gloire d'être coupable, ainſi que votre fils, qui ne m'a emvoyée vers vous, que parce qu'il vous a ſuppoſé un cœur auſſi généreux que le ſien.

LE COMTE [*bas à Dorville.*]

Je ne ſçais que lui répondre..... oui, abandonnons votre projet..... malgré toutes mes réſolutions, je n'y ſçaurais plus tenir.

DORVILLE [*bas au Comte.*]

C'eſt à moi de vous éviter les ſuites diſgracieuſes d'une auſſi honteuſe faibleſſe..... [*haut*] vous ſçavez quels ſont les ordres de Monſieur, obéiſſez, Madame, ou je ſçaurai vous y contraindre. [*Dorville s'avance avec audace vers la Marquiſe.*]

LA MARQUISE [*s'éloignant de Dorville avec horreur.*] [*aux genoux du Comte.*]

L'on ne peut me tirer de ces lieux, qu'après m'avoir arraché la vie.

SCENE XV.

LA MARQUISE, LE COMTE, LE MARQUIS, DORVILLE.

LE MARQUIS [*la Marquiſe ſe releve.*]

Je la défendrai juſqu'au dernier ſoupir, l'honneur, l'amour & la vertu m'en font une loi.....ô mon pere ! diſpoſez de mes jours, je vous les abandonne ; mais que mon épouſe ſoit libre ! le Ciel l'a remiſe à ma garde : vous n'avez aucun droit ſur la Marquiſe ; la tyrannie n'en peut jamais avoir de légitimes.

DORVILLE [*à part.*]

Tout eſt perdu.

LE COMTE.

Je prétends qu'elle me ſuive à l'inſtant, & c'eſt à toi de reſpecter mes ordres.

LA MARQUISE.

Ah ! mon cher époux !

LE COMTE.

Téméraire ! obéis à ton pere.

LE MARQUIS.

Fléchir en cette circonſtance, eſt trop au-deſſus

de mes forces : ſi j'avais la baſſeſſe de l'abandonner, je ne ſerais plus digne de votre eſtime..... ne me réduiſez pas au plus affreux déſeſpoir : je ne vous le ſçaurais cacher, oui, c'eſt vouloir plus que mon trépas, que de prétendre m'arracher à mon Emilie.

LA MARQUISE.

Ah ! Monſieur, au nom de ce qui vous eſt le plus cher, prenez ſoin de votre gloire, ſçachez enfin vous reſpecter vous-même autant que vous le méritez : daignez écouter la voix de l'honneur : vous vous aviliriez à vos propres yeux, en continuant de vouloir ſéparer, ce que le Ciel même s'eſt fait un plaiſir d'unir pour jamais.

LE MARQUIS.

J'oſe ici interroger votre cœur paternel, il doit vous ſolliciter intérieurement de le laiſſer s'ouvrir en notre faveur : il ſçait que l'équité, la tendre humanité, & la voix reſpectable de la nature, vous furent autrefois précieuſes. O mon pere ! cédez à ſes naïves impreſſions. Votre ame eſt naturellement trop magnanime pour goûter le plaiſir barbare de s'abreuver des pleurs de deux infortunés, qui réclament les droits ſacrés qu'ils ont ſur vos bontés, & votre ineſtimable tendreſſe. Ah ! ſi vous n'écoutez que vous-même, vous allez nous rendre un pere tendre & affectueux, digne enfin de nos adorations. Que le regret ſin-

cere que nous avons d'avoir été forcés de vous désobéir, nous fasse trouver grace : vous imiterez ainsi le Ciel, dont l'auguste clémence ne se lasse jamais de pardonner.

LE COMTE [*attendri.*]

Ç'en est fait, oui, je.....

DORVILLE [*au Comte.*]

Hé quoi ! Monsieur, vous oubliez donc qu'il n'a épousé la Marquise que pour vous braver : ayez plus soin de votre gloire, & songez que tous deux vous méprisent au fond de leur cœur.

LE COMTE:

Ce mot ranime toute ma colere..... (*prenant la main de la Marquise.*)suivez-moi perfide ! & toi ! fils indigne du jour, viens, si tu l'ose, l'arracher de mes mains. [*le Comte paraît.*]

(*Dorville l'appercevant fuit avec effroi.*)

SCENE XVI. & derniere.

LA MARQUISE, LE BARON, LE COMTE, LE MARQUIS, FRONTIN.

LE BARON [*au Marquis & à la Marquise.*]

Fuyez l'aspect de ce monstre odieux. Rentrez. (*le Marquis & la Marquise sortent.*)

(*Frontin sort au signal du Baron.*) Et

Et toi ! [*au Comte*] barbare, ſors à l'inſtant de ma préſence, tandis qu'il en eſt tems encore ! ou crains que dans mon juſte courroux, je ne me venge de l'ignominie dont tu viens de ternir la ſplendeur de notre illuſtre ſang.

[*le Comte ſort d'un air confondu, mais d'un côté oppoſé à celui du Baron.*]

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, ARAMINTE.

LE COMTE [*tenant un paquet de lettres.*]

Corbleu ! l'impitoyable femme ! quoi ! non contente de venir me relancer jusques dans mon cabinet, vous me suivez ici avec acharnement, sans me donner le tems d'ouvrir ce paquet..... Pour le coup, ç'en est trop !

ARAMINTE.

Mon cher Comte, il fallait m'entendre paisiblement chez vous, & je ne vous aurais pas poursuivi jusques ici. Vous voyez que ce n'est pas ma faute.

LE COMTE.

L'on m'apporte devant vous une lettre de la part de Monsieur Daramare : on m'assure qu'à tous égards, elle est de la derniere importance pour moi, & vous avez l'imprudence de m'obséder de façon que je n'ai pu m'éclaircir du contenu de cette lettre.

ARAMINTE.

Tout cela ne ſçaurait jamais valoir ce que j'ai à vous apprendre..... Mais, à propos de Monſieur Daramare; ne ſerait-ce pas ce riche Banquier, chez lequel vous avez placé preſque tous vos biens?

LE COMTE.

Juſtement, c'eſt lui-même.

ARAMINTE.

Quelle folie à vous! d'avoir auſſi précipitamment vendu vos plus belles terres, & cela ſans doute, pour mieux pouvoir vous venger du Marquis, & combler de biens le Chevalier d'Orſimont, qui eſt le plus indigne ſujet qui ſoit au monde, après le ſcélérat de Dorville, à qui vous avez accordé votre confiance.

LE COMTE.

Corbleu! vos impertinens propos m'excédent à un point, que je ſuis forcé de vous quitter la place.

ARAMINTE (*s'apprêtant à le ſuivre.*)

A la bonne heure, car au fond il m'eſt fort égal d'avoir ici ou ailleurs une explication avec vous... de façon ou d'autre, il faut que vous m'écoutiez, ainſi arrangez-vous en conſéquence, car je ne vous perdrai pas de vue un ſeul inſtant.

LE COMTE (*excédé.*)

Puiſque mon malheur de vous voir ici, joint à votre obſtination diabolique à me faire des confidences, ne me donnent aucun relâche. Maugrebleu ! parlez, Madame, parlez ! il faut bien que je vous écoute, dont j'enrage de grand cœur.

ARAMINTE.

Tâchez, mon cher Comte, de vous modérer un peu.

LE COMTE.

Aurez-vous bientôt fini ?

ARAMINTE.

Vous devez vous reſſouvenir qu'il y a dix ans & environ trois mois & dix jours.

LE COMTE.

Hé de grace ! venez donc promptement au fait.

ARAMINTE.

Le moyen ! ſi vous m'interrompez toujours. ... tenez, vous m'avez fait oublier où j'en étais.

LE COMTE.

Ventrebleu ! vous parliez de dix ans trois mois, hé que diable ſçais-je moi !

ARAMINTE.

Oui, c'eſt juſtement là ! à peu près l'époque où

votre frere le Baron d'Erminie, épris de mes appas, me ſollicitait tendrement à m'unir avec lui; j'étais ſi jeune alors, que je ne ſentis pas le prix de ſes offres: mais, depuis ſon arrivée, je ne m'apperçois que trop qu'il eſt toujours cher à mon cœur.

LE COMTE.

Vous l'aimez, le Baron a tout perdu dans ſon naufrage, vous êtes fort riche, hé bien! épouſez-le, j'y conſens de bon cœur: voilà mon avis, adieu.

ARAMINTE (*le retenant.*)

Un inſtant, s'il vous plaît, je n'ai plus qu'un mot à vous dire. J'ignore encore ſi votre frere a conſervé pour moi la même inclination, & dans le doute, croyez-vous que je puiſſe faire.....

LE COMTE.

Oui, aſſurement.

ARAMINTE.

Hé! quoi?

LE COMTE.

Parbleu! tout ce qu'il vous plaira:
(*le Comte ſort ſans être apperçu d'Araminte.*)

ARAMINTE.

Mais, mon cher Comte, je penſais cependant que la bienſéance, & la pudeur devaient m'empêcher de lui avouer la premiere que..... Bon! le voilà juſtement lui-même. (*le Baron paraît.*)

SCENE II.

ARAMINTE, LE BARON.

LE BARON [*sans voir Araminte.*]

Où donc eſt mon cher neveu ? il m'avait promis de ſe rendre ici, &.....

ARAMINTE.

Vous ne pouviez arriver dans un moment plus favorable, Monſieur le Baron. Je parierais bien que vous me cherchiez avec impatience : il faut cependant vous avouer que je ne cherchais pas beaucoup à vous éviter.

LE BARON (*à part.*)

Ou diantre me ſuis-je avancé ! je ne l'avais pas apperçue..... [*haut*] Madame, en vérité..... ſi.....

ARAMINTE.

Hé bien ! expliquez-vous.

LE BARON.

Ma foi, Madame, ſi je vous avais cru ici, je n'y ſerais pas venu, je vous jure.

ARAMINTE.

Baron ! vous jouez de bonheur, car j'ai à vous communiquer quelque choſe qui regarde votre

gloire, votre félicité, & votre fortune.... hélas ! que ne puis-je vaincre mon trouble..... Au surplus, en serai-je moins trahie par ma rougeur... un cœur tendre a peine à surmonter..... & les sens agités font que.....

LE BARON.

Le diable m'emporte si je comprends un mot à tout ce verbiage..... car enfin, Madame, qu'est-ce qu'il peut y avoir de commun entre moi & les sens agités d'une rougeur tendre ?

ARAMINTE.

Ah ! petit cruel, si vous sçaviez le bonheur qui vous est destiné par le phénix des femmes.... une personne fort riche, jeune, aimable, d'un caractère égal, spirituelle, prudente, sage, discrete, & adorable à tous égards, vous honore de sa tendresse.

LE BARON.

Je n'ai pas du goût pour les portraits romanesques.

ARAMINTE.

Monsieur, celui-ci, loin d'être flatté, est encore bien au-dessous de l'original. Vous brûlez déjà d'impatience de voir cet objet divin : je le lis dans vos yeux.

LE BARON.

Je vous jure en ce cas qu'ils en ont menti.... la

cruelle ſituation où vous ſçavez que le ſort m'a réduit, ne me permet pas de m'occuper l'eſprit de pareilles balivernes : vous m'obligerez beaucoup de garder votre ſecret..... je vous laiſſe..... ſerviteur.

ARAMINTE.

Quoi ! vous ne déſirez pas au moins ſçavoir le nom de la beauté que vous enflammez.

LE BARON.

Non, par ma foi.

ARAMINTE.

Je gagerais que le Dieu d'amour lui-même a conduit ici vos pas.

LE BARON.

Corbleu ! je ne ſuis pas aſſez imprudent, que de me laiſſer conduire ainſi par un aveugle.

ARAMINTE.

Petit diſſimulé ! vous mériteriez bien que pour vous punir, je vous laiſſe encore dans l'incertitude ſur le nom de l'incomparable objet qui vous aime ; mais je ſuis bonne, & ne puis vous voir ſouffrir plus long-tems.... Apprenez que c'eſt.....

LE BARON.

Parbleu ! je vous défie, Madame, de me nommer quelqu'un qui reſſemble, même de bien loin au portrait que vous avez fait.

ARAMINTE (*se couvrant le visage de son éventail.*)

L'original est devant vos yeux.

LE BARON (*regardant par-tout.*)

Hé ! où donc, s'il vous plaît ?..... je ne vois ici personne que vous.

ARAMINTE.

Ah ! cruel Baron ! pourquoi me forcer malgré toute ma modestie, à vous avouer que c'est moi.

LE BARON.

Vous..... ah ! pour le coup c'est pousser un peu trop loin la plaisanterie.... mais je n'en suis pas la dupe.

ARAMINTE.

Quoi ! vous ne m'avez pas reconnue à l'ébauche de mon portrait.

LE BARON [*la regardant avec dédain.*]

Vous me prenez donc pour un imbécile ?

ARAMINTE.

Je le vois, une aussi glorieuse conquête surprend vos sens..... Mon cher, pensez à vous rendre digne du bonheur qui vous est destiné.... Je vous laisse y rêver, & vous attends bientôt à mes pieds. [*Araminte sort.*]

LE BARON [*seul.*]

Maugrebleu de la folle ! avec ses impertinentes amours.

SCENE III.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS.

A peine je reſpire ! l'affreuſe douleur qui me devore, eſt au-deſſus de mes forces..... ç'en eſt fait..... je n'ai plus de fils ! il eſt expiré : mon pere lui-même confirme par-tout cette funeſte nouvelle.

LE BARON.

C'eſt préciſément cette affectation de la part de mon frere, qui me fait penſer qu'on veut abuſer de ta crédulité... Araminte, l'indiſcréte confidente du Comte d'Orſimont, ſort à l'inſtant d'ici & ignore ſûrement ce prétendu événement ; car elle ne m'en a pas dit un mot... Je vois à préſent ce que c'eſt..... Dorville, outré d'avoir vu échouer ſon abominable projet, a engagé mon frere à répandre de concert avec lui cette fauſſe nouvelle, qui cauſe tes vives alarmes : c'eſt le dernier trait de vengeance qu'ils te deſtinaient ſans doute.

LE MARQUIS.

Quoi !..... Non, je ne ſçaurais croire....

SCENE IV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS; LE BARON.

LA MARQUISE.

Cher époux! & vous, modéle des vrais amis! hâtez-vous de partager l'excès de mon raviſſement: mon cœur ne ſçaurait plus le contenir. Je dois cet extrême bonheur à l'ineſtimable Sophie: pour ſatisfaire aux vives alarmes de ma tendreſſe maternelle, au riſque d'eſſuyer tout le poids de la colere du Comte d'Orſimont, elle m'a introduite ſecretement chez lui. La paix & la ſérénité regne à jamais dans mon ame. Mon fils reſpire, en pouvez-vous douter encore, en voyant mes naïfs tranſports.

LE MARQUIS.

O Ciel! que ne te dois-je pas pour une faveur auſſi inſigne: tu me la rends encore plus précieuſe en me la faiſant annoncer par l'objet des charmes de mon cœur, & des délices de mon ame.

LE BARON.

Tu le vois, mon neveu, mes conjectures ſont enfin heureuſement vérifiées: je triomphe!... mes chers enfans, ſi j'en crois mes preſſentimens, tout

ceci n'eſt pour vous que l'aurore d'un bonheur encore plus parfait qui vous attend aujourd'hui.... certaines raiſons puiſſantes m'empêchent de m'expliquer plus clairement, mais.....

SCENE V.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, LE BARON, SOPHIE, LE CHEVALIER D'ORSIMONT.

LE CHEVALIER [*s'avançant précipitamment vers Sophie qui le fuit.*]

Quelle audace! quoi! vous fuyez, Mademoiſelle, au moment qui allait pour jamais aſſurer votre bonheur, en vous uniſſant avec moi.

SOPHIE (*ſe mettant entre le Baron & le Marquis.*)

Ah? de grace, épargnez-moi la vue odieuſe d'un objet mépriſable qui oſe aſpirer à ma main.... ſa pourſuite me deshonore: ſauvez-moi de l'ignominie de jamais lui appartenir.

LE CHEVALIER.

Vous êtes ſous la puiſſance de mon pere, il ordonne que je vous épouſe: c'eſt à vous d'obéir, ou je ſçaurai bien vous y contraindre. [*voulant faire ſortir Sophie.*]

LE MARQUIS (*s'y opposant.*)

Point de violence, Chevalier, souvenez-vous qu'il n'est aucun de nous à qui vous ne deviez du respect, & sur-tout à l'inestimable Sophie.

LE CHEVALIER.

Je m'en dispense, & c'est avec justice.

LA MARQUISE [*d'un air méprisant.*]

Quel homme!

SOPHIE.

Il ne mérite pas qu'on s'offense de ce qu'il dit.

LE CHEVALIER [*faisant encore un mouvement vers Sophie.*]

Corbleu! quand il s'agit d'exécuter les ordres de mon pere, je n'écoute plus rien, j'oublie tout.

LE BARON [*agitant sa canne.*]

Heureusement que j'ai là de quoi te faire ressouvenir de tes devoirs.

LE CHEVALIER.

Baron, lorsqu'on est comme vous, dans le cas d'avoir besoin des secours d'autrui, il faut du moins être humble..... Croyez-moi une bonne fois, faites votre profit de cette petite leçon, mon pauvre Gouverneur.

LE MARQUIS.

Si vous sçaviez penser noblement, vous senti-

riez bientôt que l'infortune dont l'injuste sort accable notre cher oncle, le doit rendre encore plus respectable aux yeux de l'humanité.

LE CHEVALIER.

Marquis, votre exhérédation a rompu pour jamais tout ce que nous pouvions avoir de commun ensemble. Nous ne nous sommes plus de rien, ainsi faites moi la grace de m'oublier, ainsi que votre charmante Penelope..... Sophie! suivez-moi à l'instant; ou je ne réponds plus de ce qui pourrait arriver.

SOPHIE.

Plutôt mourir que d'être forcée à vivre avec un monstre tel que lui.

LA MARQUISE.

Vous vous êtes attiré ces dures vérités.

LE BARON [*d'un ton impérieux.*]

Sors à l'instant de ma présence: il y va de ton intérêt: ne me force pas à quelque fâcheux éclat, dont tu pourrais être la victime; ne te le fais pas répéter.

LE CHEVALIER [*furieux & les menaçant.*]

Oui, je sors; mais c'est pour aller prévenir mon pere de votre insolente reception. Ventre-bleu! nous allons voir qui de nous deux l'emportera. (*le Chevalier sort.*)

LE BARON.

Dis-lui aussi que je l'attends ici, pour le féliciter d'avoir un fils tel que toi.

SCENE VI.

LE BARON, SOPHIE, LA MARQUISE, LE MARQUIS, FRONTIN.

FRONTIN.

Quelle bouraſque ! ah ! Meſſieurs, quel ſera votre déſeſpoir, lorſque vous ſçaurez que Monſieur d'Orſimont vient d'eſſuyer le plus cruel des revers..... Hélas, il n'en ſçaurait plus revenir ! ſon vaiſſeau a fait capot tout net. Monſieur le Marquis, vous ſçavez que par les conſeils de Dorville, Monſieur votre pere a vendu preſque toutes ſes terres, & qu'il en a placé les fonds chez un riche Banquier, qui s'appelle..... s'appelle..... je ne m'en ſouviens plus.

LE BARON.

N'eſt-ce pas Monſieur Daramare?

FRONTIN.

Hélas ! oui, mon cher maître.... mais je n'ai pas le courage d'en dire davantage.

LE MARQUIS.

O Ciel ? que va-t-il nous apprendre.

LA MARQUISE.

Je tremble d'avance.

SOPHIE (*à Frontin.*)

Tâche donc de nous éclaircir, & tire-nous de peines.

FRONTIN.

Enfin le Comte d'Orſimont ſe flattant toujours que ſes fonds immenſes placés chez ce Banquier étaient à l'abri de la groſſe avanture, navigeait à pleines voiles, au lieu de louvoyer toujours la ſonde en main, pour éviter les rochers à fleur d'eau.... les rochers..... & rochers.....

LE BARON.

Sortiras-tu bien-tôt de tes rochers, maudit harangueur?

FRONTIN.

Hélas? Monſieur Daramare vient de faire banqueroute. Le Comte d'Orſimont a reçu à l'inſtant cette fatale nouvelle: moi, je la tiens de Dorville, qui a tout de ſuite abandonné Monſieur le Comte, quand il l'a ſçu ruiné ſans reſſource.

LA MARQUISE.

J'ai déjà oublié tous les maux qu'il m'a faits, & ne vois plus dans lui qu'un pere infortuné à qui je dois tout.

LE MARQUIS.

L'honneur, l'humanité, & la voix du ſang s'expliquent en ſa faveur, & nous tracent notre conduite. Volons à ſon ſecours. Suivez-moi, tendre amie de mon ame.... [*au Baron.*] Pardon ſi je vous laiſſe. (*le Marquis & la Marquiſe ſortent.*)

SOPHIE

SOPHIE.

Permettez aussi.....

LE BARON.

J'ai de très-puissantes raisons pour vous empêcher de paraître actuellement chez mon frere..... Je vous prie de rentrer chez moi, je vous y rejoins dans l'instant, pour vous faire part des motifs de mon refus, que je suis sûr d'avance que vous approuverez.

SOPHIE.

Il en coute beaucoup à ma généreuse compassion pour cet infortuné.... mais, quand vous parlez, je ne sçais plus qu'obéir. (*Sophie sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, FRONTIN.

LE BARON [*d'un air serain.*]

PARBLEU ? tu as un furieux talent pour les récits pathétiques, ainsi que pour les termes de marine; ah ? ah ? ah ?

FRONTIN.

Hélas ? Monsieur, il est bien tems de rire, tandis que votre serviteur se flattait par son récit touchant de vous avoir attendri, jusques au fond du cœur.

LE BARON.

Tu ne l'as pas seulement égratigné.

FRONTIN.

Allons donc, Monsieur, vous voulez sûrement plaisanter.

LE BARON.

Ma foi? sans la considération que j'ai pour mon neveu & ma niéce, j'aurais éclaté de rire; car ton style & ton air, ne m'ont jamais paru plus boufons.

FRONTIN.

Monsieur, Monsieur, les orateurs méritent toujours un certain genre de considération..... Oui, je vous avoue de bonne foi que je ne vous reconnais plus. Vous êtiez si bon, si généreux, si compatissant autrefois..... Je donnerais volontiers quatre années de mes gages pour vous retrouver encore le même.

LE BARON (*lui donnant sa bourse.*)

Tiens, pauvre diable, les voilà au moins.

[*le Baron sort.*]

SCENE VIII.

FRONTIN *seul.*

FRONTIN [*soupesant la bourse.*]

Il y a au moins là deux cens louis !..... le diable m'emporte, si depuis que je suis à son service, il

m'a donné une meilleure réponſe..... Oui, je conçois à préſent le véritable ſujet de la dureté de mon maître à l'égard de ſon frere.... c'eſt qu'il n'a pu digérer l'accueil barbare du Comte d'Orſimont : il s'en venge en ſe riant à ſon tour des malheurs qui l'accablent : hé bien ! voilà les hommes... l'intérêt perſonnel.... fait que... ſouvent.... la baſe ſenſible..... de la ſenſibilité..... étouffe..... l'humanité..... du cœur..... de façon que..... que..... que.... je ne ſçais plus où j'en ſuis.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER [*riant.*] [*ſans voir Frontin.*]

Ah ! ah ! ah ! l'avanture eſt des plus bouffonnes.

FRONTIN (*à part.*)

Ris ! ris ! vas, tu en as bien ſujet.

LE CHEVALIER.

Hé bien ! qu'eſt-ce, pauvre ſot, tu as l'air auſſi bouru que ton maître, le vieux Baron.

FRONTIN.

Monſieur, Monſieur, ſouvenez-vous qu'une bonace trompe ſouvent les plus habiles Pilotes,

en leur masquant l'écueil, sans leur donner le tems de se sauver dans le plus léger esquif.

LE CHEVALIER.

A qui diable en as-tu donc ? avec ton esquif & tes Pilotes ?

FRONTIN.

Quoi ! Monsieur, vous ne me comprenez pas ?

LE CHEVALIER.

Pas plus que si tu ne m'avais rien dit.

FRONTIN [*d'un ton pathétique.*]

Hélas ! l'infortune est toujours prête à jetter audacieusement ses grapins, sur le vaisseau fragile où nous naviguons : aucun n'est à l'abri de ce cruel abordage.

LE CHEVALIER.

Que signifie tout ce verbiage, maître sot ?

FRONTIN.

Monsieur.... voici le cher pere, demandez-lui plutôt (*en riant*) ah ! ah ! ah ! ah !
[*ici le Comte paraît.*]

(*Frontin sort.*)

SCENE X.

LE COMTE D'ORSIMONT, LE CHEVALIER.

LE COMTE [*tenant une lettre, & sans jetter les yeux sur le Chevalier.*]

Les noires furies, le désespoir & la rage, déchirent à l'envi mon cœur..... [*déchirant la lettre*] exécrable lettre !... hélas ! ç'en est fait, tous mes biens me sont ravis, il ne me reste plus que l'amer ressouvenir d'avoir été riche autrefois..... Infâme Daramare, tu triomphes indignement de mon excès de crédulité..... (*appercevant son fils.*) Ah ! mon cher fils, unique & généreux appui de ma vieillesse, viens ! viens consoler ton respectable & infortuné pere, qui s'est toujours plû à verser sur toi ses bienfaits : il gémit de ne pouvoir plus t'en combler au gré de ses souhaits : ô tendre ! & précieux objet de mes plus cheres complaisances.

LE CHEVALIER [*d'un air indécis.*]

Votre sort est à plaindre, je ne le sens que trop ! oui, mon pere, votre désastre est des plus accablans..... que faire dans cette affreuse extrêmité..... mais, pensez-vous que Sophie puisse être déjà informée de votre infortune cruelle ?

LE COMTE.

Hé ! que m'importe..... ah ! tout l'Univers ne

m'eſt plus de rien : toi ſeul me ſuffit. Tes ſoins généreux,& ta tendreſſe filiale auront le pouvoir de me rendre heureux en dépit du deſtin..... [*lui tendant les bras*] viens! dans cet embraſſement paternel, goûter le plaiſir pur deſtiné aux cœurs vraiment ſenſibles & compatiſſans.

LE CHEVALIER.

Les momens me ſont trop précieux pour les perdre ainſi. Permettez que j'aille rejoindre Sophie : je ne déſeſpere pas de faire ma fortune en l'épouſant, ſi elle n'eſt pas encore inſtruite de votre déſaſtre. Il eſt juſte que chacun penſe à ſes intérêts. Au ſurplus, vous ne pouvez plus m'être d'aucune utilité! & d'honneur, j'en ſuis auſſi pénétré que vous. [*le Chevalier ſort.*]

LE COMTE *ſeul.*

Ah! monſtre indigne du jour..... O Ciel! où avez-vous permis que je place mon amitié, ma confiance & mes bienfaits.... je ſuis anéanti, oui, tant d'atrocité me confond.

SCENE XI.

ARAMINTE, LE COMTE.

(Le Comte retombe dans une profonde rêverie, sans voir ni écouter Araminte : il fait par intervalle des gestes qui expriment l'excès de son déſeſpoir, & ſa fureur.)

ARAMINTE [*à part.*]

Bon, le voilà juſtement.... je le cherchais, & ne pouvais le trouver plus à propos. J'ai beſoin de ſon ſecours, & j'eſpére qu'il ne me le refuſera pas; car au fond, ce n'eſt qu'une bagatelle pour lui. [*haut, ſans faire attention à la ſombre rêverie du Comte.*] Ah! ç'a mon cher parent, j'ai beſoin à l'inſtant d'une ſomme de cent mille francs, pour terminer l'achat d'une terre qui eſt fort à ma bienſéance. Donnez-moi, je vous prie, une délégation ſur Monſieur Daramare, votre Banquier.... [*élevant la voix*] Etes-vous devenu ſourd, ou n'entendez-vous plus du tout..... [*remarquant enfin ſon déſeſpoir*] A qui donc en a-t-il? Oh! pour le coup le bonhomme eſt tout-à-fait devenu fol.... Courons avertir ſa famille pour le faire promptement enfermer : il n'y a pas un moment de tems à perdre.

[*Araminte ſort ſans être apperçue du Comte.*]

SCENE XII.

LE COMTE *seul.*

LE COMTE.

Le Ciel est équitable..... Oui, j'ai mérité tous les maux qui m'accablent..... Hélas! que vas-tu devenir, malheureux pere!.... dans tout l'Univers qui daignera seulement te plaindre... Est-ce l'estimable Sophie, dont j'ai mérité la juste indignation, en la voulant forcer de s'unir à ce fils dénaturé, l'opprobre de mon illustre race?.... Aurai-je quelque espérance dans mon frere, après avoir bassement insulté à sa misere par mon affreuse insensibilité?.... Mais, ma fille la Marquise d'Orsimont.... monstre que tu es, as-tu donc oublié les sanglans outrages dont ton barbare cœur s'est plû de déchirer le sien..... Ah! pour comble d'horreurs, j'ai deshérité & maudit dans mon atrocité un fils! dont le Ciel m'avait fait présent, pour sa gloire & ma félicité.

SCENE XIII.

LE COMTE, LE MARQUIS.

(*Il se précipite aux genoux de son pere, en lui présentant les papiers que Merlin lui a remis au quatriéme Acte.*)

LE MARQUIS.

O mon pere! daignez recevoir ces faibles marques de ma tendresse: disposez de ma toute for-

tune je vous devrai ainſi la gloire d'avoir rempli les devoirs les plus ſacrés. Oubliez par grandeur d'ame que vous avez ſujet de me haïr,& ne voyez plus dans moi qu'un fils qui voudrait avoir mille vies à ſacrifier pour vous..... La voix de la nature & le cri de l'humanité, ſe ſont faits entendre à mon ame..... Hélas ! ſi vous rougiſſiez d'accepter les offres d'un fils infortuné qui vous fut ſi cher autrefois, vous m'allez voir à l'inſtant expirer à vos pieds.

LE COMTE [*ayant jetté les yeux ſur les papiers, & contemplant ſon fils.*]

Quoi !..... deux cens mille écus.... Hé pour qui? pour ton tyran & ton perſécuteur..... As-tu donc oublié que je ſuis cet indigne pere, qui dans ce même jour, t'a maudit & accablé ſous le poids des plus affreuſes imprécations.

LE MARQUIS.

Je ne me ſuis jamais reſſouvenu que des bontés dont vous m'avez toujours comblé, tant que vous m'avez trouvé digne de votre précieuſe amitié.

SCENE XIV. & derniere.

LE COMTE, LE MARQUIS, LE BARON, LA MARQUISE, *reſtans tous deux dans le fond du théâtre juſqu'à ces mots*, de la plus ſublime vertu.

LE COMTE [*avec tranſport.*]

Mon cher fils, mon généreux ami, mon adorable appui, mon bien aimé.....leve-toi je t'en conjure ;

ou je tombe moi-même à tes pieds..... je mérité seul une telle humiliation.

[*le Marquis se releve, & le Comte le tient tendrement serré dans ses bras, en l'embrassant affectueusement.*]

[*Le Baron retient la Marquise qui veut aller vers le Comte.*]

LE MARQUIS.

O le meilleur & le plus respectable des peres!..... Quoi? vous daignez me rendre votre estime & votre amitié.... ah, je succombe à tant d'excès de bontés..... Qu'ai-je donc fait pour les mériter?

LE COMTE.

Tout...., mon cher fils, reçois pour recompense de ce que je te dois, le seul bien qui soit encore en ma puissance.. .. Oui, je te donne pour jamais ma bénédiction paternelle. Grand Dieu! daigne toi-même la confirmer dans toute son étendue. verse! verse! avec profusion tes immenses bienfaits sur le plus digne des mortels. Qu'il reste longtems sur la terre, pour le bonheur de l'humanité. Comble-le de tes faveurs les plus précieuses, il y va de ta gloire, il est ici ta brillante image. .. Accorde-moi pour derniere grace, la douceur d'expirer dans ses bras: sa grande ame soutiendra la mienne, & du moins mes derniers momens auront fini au sein même de la plus sublime vertu.

LA MARQUISE [*s'échappant du Baron pour se précipiter aux genoux du Comte.*]

Ah, mon pere ..... quel nom sacré viens-je de prononcer, qu'il est flatteur pour mon cœur.

LE COMTE *la relevant & l'embraſſant affectueuſement.*

Ah, ma chere fille ..... menagez ma tendreſſe... je ſuccombe à tant de raviſſemens.... Quoi, vous daignez, ainſi que ce modéle des vrais fils, me pardonner toutes mes injuſtices. [*contemplant le Marquis.*]

[*le Baron s'approche inſenſiblement du Comte.*

LA MARQUISE

Mon ame toujours pénétrée pour vous d'une reſpectueuſe & vive amitié, n'a jamais ſçu ſi vous m'aviez offenſée.

LE COMTE (*les contemplant tous deux.*)

O Ciel ? je te rends grace du coup dont tu viens de me frapper..... Mes chers enfans, que la joie renaiſſe à jamais dans vos cœurs ingénus..... Oui, vous allez revoir à l'inſtant votre fils, & vous le recevrez des mains d'un pere tendre & affectueux qui met toute ſa gloire à vous chérir déſormais mille fois plus que lui-même.

LE BARON.

Pour le coup, je reconnais mon frere à d'auſſi nobles ſentimens, & il n'eſt pas juſte que je le laiſſe plus long-tems dans la peine..... Mon cher Comte, vous n'êtes pas plus ruiné que moi. Cette lettre prétendue de Monſieur Daramare, eſt de mon invention, ſi que mon naufrage. J'ai voulu vous éprouver tous juſqu'à la fin..... Ma for-

tune eſt immenſe, mais [*au Marquis & à la Marquiſe*] je ne l'eſtime que par le plaiſir que j'aurai à la partager, avec ce que j'ai de plus cher au monde.....Rentrons.

LE COMTE.

Mon cher frere, diſputons-nous à l'envi l'honneur de combler de nos bienfaits, ces reſpectables enfans.

LA MARQUISE [*au Comte & au Baron.*]

Ah, mon pere, & vous le plus digne des hommes! ſçachez que votre amitié ſeule ſuffit pour notre bonheur.

LE MARQUIS.

Que les gens vertueux ſont eſtimables aux yeux du Ciel? puiſqu'il en recompenſe ſi libéralement dans moi, juſqu'au ſimple deſir de l'être.

LE COMTE.

Mon fils, c'eſt parler en vrai Philoſofe.

Fin de la Piece.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, *Le Vrai Philoſofe*, & je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris ce 3 Novembre 1766. MARIN.

FAUTES essentielles à corriger.

Noms des Personnages *ligne* 13. DALESCRAK *lisez* DALESBICRAK.
Page 30. *ligne* 12. satisfact on, *lisez* satisfaction.
Page 52. *ligne* 19. à la fin de la ligne, *ajoutez* a.
Page 63. *ligne derniere*, lie, *lisez* lieu.
Page 75. *ligne* 22. ui, *lisez* qui.
Page 109. *ligne* 5. pressent, *lisez* pressant.
Page 121. *ligne derniere* Q, *lisez* Quel.
Page 124. intitulée 126. *ligne* 14. suis, *lisez* suivez.
Page 127. *avant-derniere ligne*, ere, *lisez* pere.
Page 155. *avant-derniere ligne*, *après* mon invention, *ajoutez* ainsi.